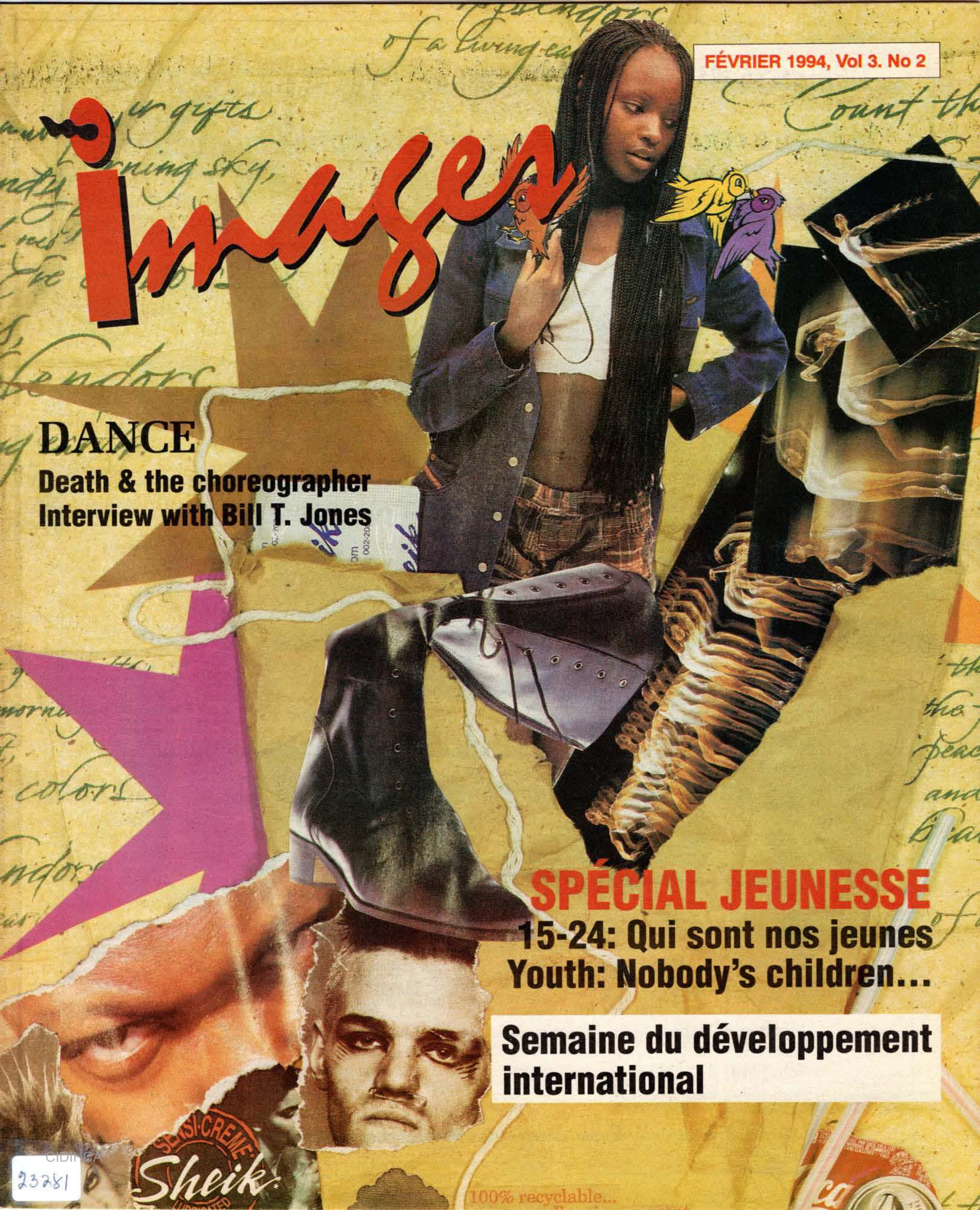

FÉVRIER 1994, Vol 3. No 2
images
DANCE
Death & the choreographer
Interview with Bill T. Jones
SPÉCIAL JEUNESSE
15-24: Qui sont nos jeunes
Youth: Nobody's children...
Semaine du développement international
CIDIHCA
23281
Sheik
100% recyclable...

23281

images

Éditeurs/Publishers
Dominique Ollivier, Alix Laurent
Comité de rédaction/Editorial Staff
Rédactrice en chef: Dominique Ollivier
English Copy Editor: Julie Miller
Cinéma: Yves Beaupré
Agenda: Carole Hernandez
Collaborateurs/Collaborators
Bram Abramson, Frédéric Augustin, Marc Cohen, Yves Charbonneau, Tammy Cheung, Jennifer Elliott, Richard Gervais, Nathalie Girard, Ariel Harper, Marcus Hidebrandt, Claude Hopfenblum, Norbert Khalil, Jackie Kingston, Gaston Laverdure, Alexandra Margharitis, David Mills, François Pariseau, Éric Perron, Denis Ramsay, Sylvie Schryve, Rebecca Todd, Jocelyn Turcotte
Montage et graphisme:
Direction artistique: Marie-Denise Douyon
Assistant-graphiste: Atanas Mihaltchev
Infographie: Interimages Communications Inc.
Illustration
Stan Roach
Photographes/Photographers
Luis Abella, René Diraison
Révision/Proofreading
Denis Boisclair, Louis Teasdale, Alexandra Margharatis
Publicité/Advertising
Interimages Communications Inc.
Vendeur: Cheryl Bird
Tél: (514) 842-7127 Fax: (514) 842-5647
Abonnement et distribution
Daniel Arruda
Tél: (514) 842-7127 Fax: (514) 842-5647
Administration
Administrateur: Alix Laurent
Secrétariat:Carole Hernandez, Lina Bourgra
Remerciements
CIDEC, Ministère des Affaires Culturelles,Centre Canadien d'éducation et de coopération internationale (CECI), CIDIHCA
Promotion: Daniel Lambert, Christine Holly

ISSN 43858
Société Canadienne des Postes
Envoi de publications canadiennes
Contrat de vente N° 420-603



Photo: René Diraison

Actualité

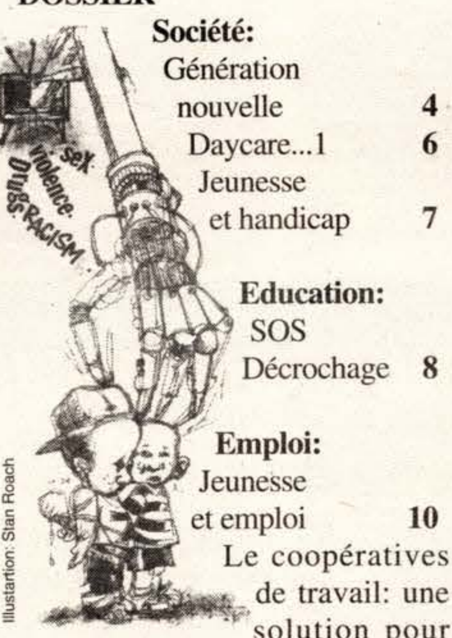
Tribune 2
Humeur noire 3

DOSSIER

Société:
Génération nouvelle 4
Daycare...1 6
Jeunesse et handicap 7

Education:
SOS Décrochage 8

Emploi:
Jeunesse et emploi 10
Le coopératives de travail: une solution pour les jeunes? 11
GANGS: La ville en danger 12
Why T.V.? 12



Illustartion: Stan Roach

International

Semaine du développement international
Présence canadienne dans le tiers-monde 14
Un certain jeudi au Paraguay 15
Burundi: des coopérants dans la tourmente 16
Child Labour: The Conspiracy Of Silence 16

Culture

AGENDA 18, 19

CULTURE
Le mois de l'histoire des Noirs 20
Black Theater Workshop's silver anniversary 20

MUSIQUE
"Rap Er Roo": Interview with Shades of Culture 21

Culture

CINEMA
Latcho Drum: Sur la route des gitans. 22
Moving the Mountain 23
Vision de femmes 23

LITTERATURE
Des livres, des livres, des livres... 20

DANSE
Death and the choreographer: An interview with Bill T. Jones 24

Consommation

RESTOS
Autour du monde en quatre-vingts saveurs:
Viande? Non merci! 25

DIVERS
Petites annonces 24



Couverture

par : Stan Roach
titre : Sans-titre
technique : Collage

Ville de Montréal

Recrutement de membres pour le ccriim
La ville de Montréal recrute actuellement des personnes intéressées à siéger sur son Comité consultatif sur les relations interculturelles et interraciales de Montréal (CCRIIM). Ce Comité, créé le 21 mars 1990, est composé de treize membres, nommés pour un mandat renouvelable d'un an. Le mandat du CCRIIM consiste essentiellement à conseiller le Comité exécutif de la Ville de Montréal sur toutes les questions concernant les relations interculturelles et interraciales afin de promouvoir l'intégration et la participation des communautés culturelles à la vie économique, politique et sociale de Montréal. Les critères de sélection des membres touchent, notamment, la compétence en matière de relations interculturelles et interraciales; la participation dans un des secteurs suivants de la vie montréalaise: communautaire, syndical, juridique, économique, enseignement, etc.; la capacité de s'exprimer en français; la disponibilité d'effectuer certains travaux en dehors des douze réunions statutaires annuelles. Les personnes intéressées à proposer leur candidature doivent remplir un formulaire d'inscription, disponible dans les bureaux d'Accès Montréal de leur arrondissement, et le retourner, **au plus tard le 18 février**, accompagné de leur curriculum vitae, à la Division des affaires interculturelles, 413 rue St-Jacques, 5è étage, Montréal, H2Y 1N9.
Pour plus de renseignements, vous pouvez téléphoner au **872-6133.**

Mois de l'histoire des Noirs
Février c'est le Mois de l'histoire des Noirs à Montréal et pour l'occasion, plusieurs activités auront lieu tout au long du mois. Services religieux, théâtre, cinéma, spectacles, expositions et conférences seront organisés par les divers organismes de la communauté noire et la Ville de Montréal. Un calendrier 1994-1995, qui rend hommage à diverses personnes de la communauté pour leurs réalisations dans leur domaine respectif, a été réalisé par la Ville de Montréal en collaboration avec la communauté noire. Ce calendrier est disponible en quantité limitée dans les organismes de la communauté noire et à la Division des affaires interculturelles, 413 rue Saint-Jacques, 5è étage, 872-6133.
Par ailleurs, **le 4 février**, il y aura le **Spectacle d'ouverture du Mois de l'histoire des Noirs**. Ce spectacle donne le coup d'envoi des festivités entourant le Mois de l'histoire des Noirs et aura lieu à la maison de la culture Mercier, au 8105 rue Hochelaga, **872-8755**. Veuillez vous procurer vos laissez-passer gratuits au moins une semaine à l'avance. Encore une fois cette année, de nombreuses activités gratuites sont mises de l'avant par les maisons de la culture pour souligner le Mois de l'histoire des Noirs. Vous pouvez vous procurer le programme complet des activités prévues dans les maisons de la culture de votre arrondissement.

Fête des neiges
La société de l'Ile Notre-Dame tiendra, cette année, la douzième édition de la Fête des neiges. **Du 11 au 20 février**, la mascotte Boule de Neige invite toute la population à participer aux nombreuses activités hivernales qui se dérouleront sur les Iles Notre-Dame et Sainte-Hélène ainsi que sur l'Ile de Montréal. Patinage, ski de randonnée et jeux sur glace permettront à tous les citoyens d'apprivoiser l'hiver. Par ailleurs, les personnes intéressées à travailller bénévolement pour l'organisation de cette fête peuvent se procurer un formulaire d'incscription dans tous les bureaux Accès Montréal. Pour renseignements: **jusqu'au 6 février, 872-0210 et à compter du 7 février, 866-3383.**

Comment se loger? Guide à l'intention des nouveaux Montréalais
Une des réalisations du Chantier Logement de l'Année de l'harmonie interculturelle et interraciale s'est traduite par la publication d'un guide de renseignements qui permettent aux nouveaux montréalais de se familiariser avec le domaine résidentiel. On comprendra facilement que le secteur de l'habitation représente une des difficultés à laquelle fait face tout nouveau Montréalais. Ce guide permettra à un nouvel arrivant de combler, notamment, ses besoins d'information sur lès sujets suivants: le marché locatif, les responsabilités engageant tout autant les locataires que les propriétaires, l'entretien du logement, les réglementations en vigueur et les ressources et services existant dans ce domaine. Le guide **Comment se loger? Guide à l'intention des nouveaux arrivants** se veut un outil pratique pour vous aider à trouver un logement adapté à vos besoins. Des exemplaires de ce guide, en français, en anglais, en espagnol, sont à la disposition de toute personne qui en fait la demande au Regroupement des organismes du Montréal ethnique pour le logement (ROMEL), au **341-1057.**

Paiement des comptes de taxes-rappel
Les propriétaires d'immeubles résidentiels et non-résidentiels peuvent dès maintenant faire le premier versement de leurs comptes de taxes dans les bureaux Accès Montréal ou par la poste. Il est à noter que le **1er mars** est la date limite pour effectuer ce premier versement.

Emploi étudiant à l'AMARC
Pour combler certains emplois étudiants aux équipements de La Ronde, des formulaires de demande d'emploi de l'Association Montréalaise d'Action Récréative et Culturelle (AMARC), seront disponibles dans les bureaux Accès Montréal dès le début du mois de février. Les personnes intéressées ont **jusqu'au 5 avril** pour remplir leur demande d'emploi étudiant de l'AMARC et s'il y avait des postes à combler, des entrevues auront lieu entre le 11 avril et le 13 mai 1994. La convocation aux entrevues se fera par appel téléphonique.

Activités gratuites aux maisons de la culture
Exposition permanente: La Maison du pressoir et le Sault-au-Récollet. Cette exposition sur le Sault-au-Récollet met en relief la vie des habitants de cette communauté vivant au bord de la Rivière des Prairies et vous présente en histoire quelques endroits particuliers de l'évolution de ce quartier comme les moulins en passant par la centrale hydro-électrique, l'église de la Visitation et le pressoir à cidre. Maison du pressoir, 10865 rue du Pressoir, **872-8749.**
Du 20 janvier au 20 février: L'exposition **Porcelaines des Compagnies des Indes** présente des pièces de porcelaine utilitaires importées d'Europe entre 1600 et 1800. Cette exposition donne un aperçu des principales porcelaines de l'époque produites tant en Chine qu'au Japon. Maison de la culture Marie-Uguay, 6052 Bd Monk, **872-2044.**
Jusqu'au 20 février: Images pour la lutte contre le sida. Cette exposition présente 35 affiches réalisées par des artistes internationaux qui, à leur façon, font la promotion de la lutte contre le fléau qu'est cette terrible maladie. L'exposition ne laissera personne indifférent et permettra à tous les visiteurs de se sentir concernés par cette importante cause. Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce, 3755 rue Botrel, **872-2157.**
Jusqu'au 27 février: Avec des yeux d'enfants est une exposition photographique présentant des scènes de vie enfantine. Des photographes artisans ont immortalisé sur pellicule des joies, des peines, des aventures et des expériences relatant l'enfance. Ces photos, d'une vérité remarquable, toucheront les jeunes et les moins jeunes. Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce, 3755 rue Botrel, **872-2157.**

VIVRE **MONTRÉAL**

Humeur noire
par Stanley Péan

La moisson de la haine

Le 30 novembre dernier, station Jean-Talon, Tagui Oueibigue, ressortissant tchadien, a poussé sous une rame de métro à l'heure de pointe une parfaite inconnue, Manon Paquin, sous prétexte qu'elle ressemblait à la fonctionnaire qui lui avait refusé une bourse. Deux jours plus tard, il s'est pendu dans sa cellule du Centre de Prévention de Montréal. À la suite de cet assassinat, les associations représentant les communautés noires du Québec ont été inondées de menaces téléphoniques et écrites, promettant qu'on vengerait la race.

Le 13 décembre, station Beaubien, deux skin-heads d'environ dix-sept ans se sont rués sur une jeune étudiante d'origine haïtienne et ont tenté de la pousser sur un rail...

Pour venger la race! Ouais... et mon cul c'est du poulet!

Contrairement à certains Noirs excités dont j'ai surpris la conversation dans le métro (évidemment!) l'autre jour, je comprends très bien la réaction modérée des porte-parole de la communauté haïtienne qui affirment ne pas vouloir verser de l'huile dans les fournaises-à-haine des néo-nazis. Ce que je m'explique moins bien, c'est pourquoi les médias ont tenu à faire le parallèle entre le meurtre de Manon Paquin et la tragédie de la Polytechnique, deux crimes aussi affreux qu'insensés l'un que l'autre, mais qui n'ont pourtant pas grand- chose en commun.

Certes, les deux meurtriers ont de sang-froid assassiné des victimes innocentes pour se venger d'une injustice qui, dans leur délire parano, exigeait pareille réparation. Mais contrairement à Lépine, Oueibigue n'avait vraisemblablement pas prémédité son geste. Il ne s'est pas armé en Terminator, n'a pas fait irruption dans un bureau gouvernemental et demandé à toutes les Blanches ressemblant à la fonctionnaire qui lui a refusé sa bourse de s'adosser au mur pour qu'il les fusille.

Bref, s'il ne fait aucun doute que Lépine ait tué les quatorze étudiantes de la Poly parce qu'elles étaient des femmes dont la position sociale était inacceptable à ses yeux, je ne suis pas prêt à accepter que Oueibigue ait tué Manon Paquin parce qu'elle était blanche. Toujours est-il que, lancée probablement en toute innocence par un journaliste en mal de manchettes, l'équation «Lépine = Oueibigue» ne pouvait qu'accomoder les néo-nazis montréalais, ces *Duces* en herbe, tous aussi minables que le Clément Veilleux de *Cormoran*. Pour eux, l'assassinat de Manon Paquin doit nécessairement être perçu comme un crime à caractère raciste parce qu'il leur permet de juger et de condamner sommairement tous les Noirs. L'existence d'un «Lépine anti-Blanc» les rassure dans la mesure où elle rend légitime leur propre philosophie haineuse.

Jusqu'à tout récemment, les skin-heads de Montréal ne m'empêchaient pas vraiment de dormir. Ces illettrés fonctionnels, chaussés de Doc Martens, avaient beau se défoncer les tympans avec leur musique, brûler des croix, arborer les svatiskas dont ils ignorent le sens, s'entêter à penser que les Noirs ne sont que des singes à grosses queues, les Juifs des escrocs et l'Holocauste une supercherie inventée pour ternir la mémoire de leurs idoles... Tout ça m'indifférait presque!

Ce qui par contre m'a toujours dérangé, ce sont les cravatés qui se cachent derrière les têtes-rasées. Ces types on-ne-peut-plus respectables se gardent bien de se salir les mains. Ils se bornent à recycler des idées même pas neuves, à rallumer des bûchers mal éteints... Mais à quelles fins? Les jeunes tondus qui boivent leurs paroles sans s'interroger, savent-ils que, derrière les beaux discours sur la sécurité, l'ordre, la fierté et le «pouvoir blanc», il y a de gros intérêts, des profits dont eux ne verront jamais que les miettes?

Dans mon plus récent roman, *L'Emprise de la nuit*, j'ai mis en scène deux bandes de délinquants, des skin-heads et des Noirs, qui s'entretuent sans soupçonner qu'ils sont manipulés par des forces dépassant leur entendement à qui profitent leurs excès.

Une fable, bien sûr, une allégorie... Mais pourquoi donc est-ce que la réalité s'entêterait-elle à vouloir dépasser la fiction?

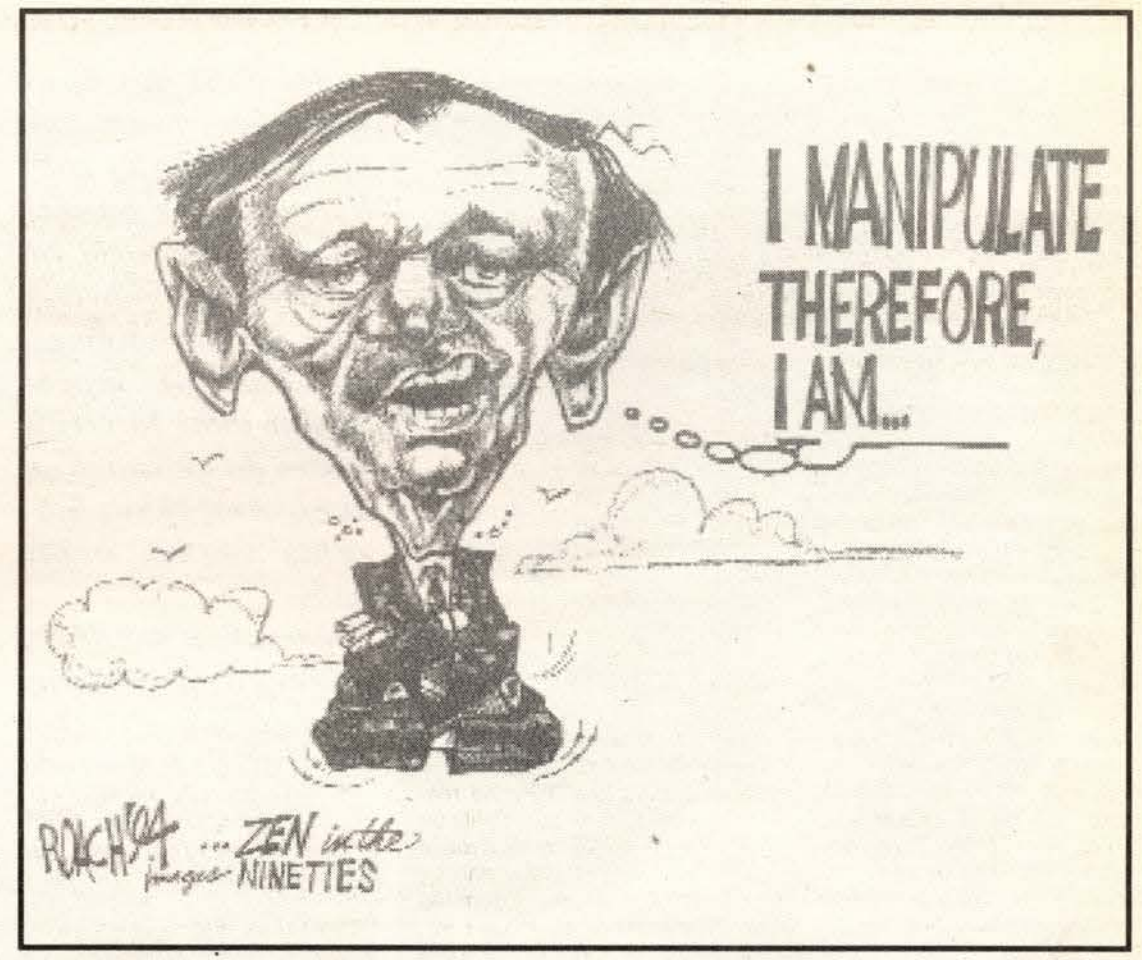
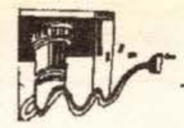
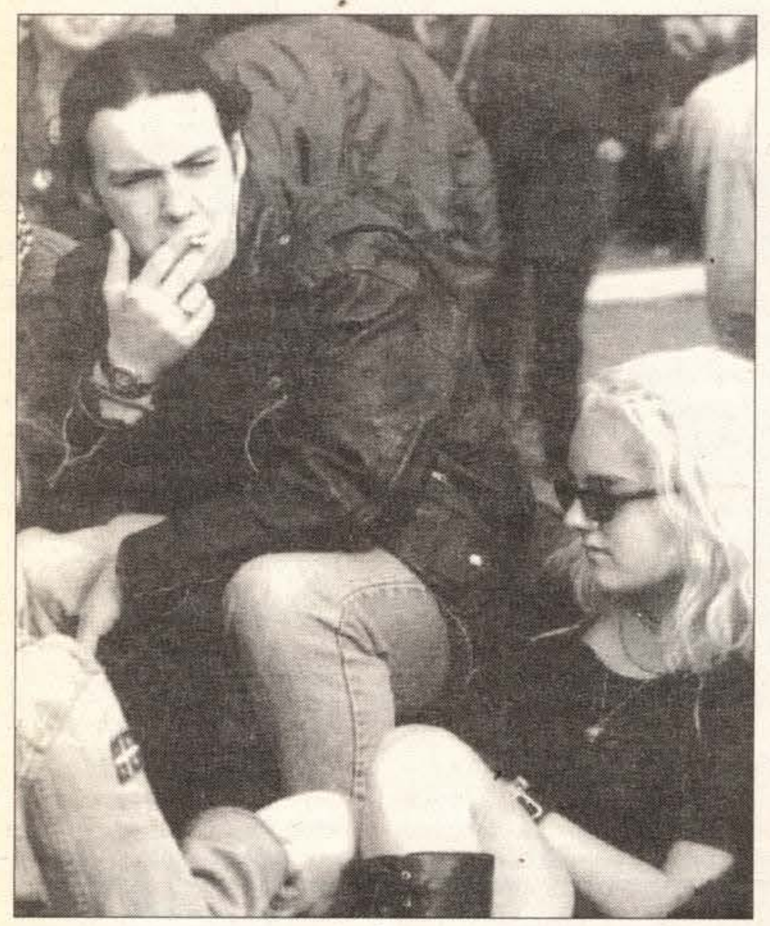


Illustration: Stan Roach





Ils sont nés dans les années fastes, ont été élevés par les baby boomers des années 50, ceux qui en 68 ont joyeusement renversé tous les paradigmes. Ils entrent maintenant dans la civilisation du chômage en accusant leurs parents de les avoir lésés.

Génération sacrifiée, génération méconnue, qui sont-ils? Que veulent-ils? Ils vont peut-être changer nos vies, nos façons de penser... Ce sont les enfants de la mutation, les jeunes de la fin du siècle, ceux qui ont un peu l'impression d'entrer dans le grand ciné de la vie au moment du générique de la fin...

Qu'est-ce qui les branche? Comment voient-ils leur avenir? Comment sont-ils perçus? Quels sont leurs chevaux de bataille? En ce début de l'année internationale de la famille, partons à leur découverte...

Par Jocelyn Turcotte
Photos: René Diraison

Génération nouvelle

Que pensent les jeunes du mariage, de la religion, ou encore, des parents? Pour tenter de le savoir, nous avons recueilli dans les cégeps, maisons pour jeunes et YMCA, les propos de Montréalais âgés entre 14 à 25 ans et issus de milieux socio-culturels variés.

Les entrevues sont typiques; nous faisons connaissance et très vite, la discussion s'anime. Autour quelques curieux prêtent l'oreille. Ils ont la fougue de la jeunesse et une opinion arrêtée sur tous les sujets. Les questions sont lancées en vrac, famille, loisir, société, politique, ils ont un esprit critique poussé entremêlé d'un certain défaitisme.

Les parents et la famille: Tous les jeunes admettent qu'il est difficile pour leur famille de les comprendre; leur mode de vie étant trop différent. Il en découle que les parents ne sont plus les personnages respectés d'antan. On les traite sur un pied d'égalité. «Nos parents ont perdu leur crédibilité à cause des nombreuses sources d'informations qui nous sont maintenant accessibles (télé, profs, médias)» dit Patrice. Josée ajoute: «Je parle à ma mère comme à une amie, je l'appelle par son prénom, et argumente avec elle à ma guise». Cependant souligne David, un jeune elevé dans la religion juive: «La famille occidentale souffre d'un manque de communication; chez nous on se réunit chaque semaine pour fraterniser et cela contribue à renforcer les liens familliaux».

Que pensent-ils du mariage? Les Québécois de souche sont unanimes; ils n'y croient plus. Venant souvent de familles brisées, ils connaissent l'inefficacité de ce type d'union. Le caractère religieux ou social de cette cérémonie, avec ses obligations, ne les intéresse pas.

«Je trouve le mariage civil ou religieux inutile; l'engagement personnel est préférable» dit Josée, cégepienne, résumant bien la pensée de ses camarades. Selon elle, de véritables adultes n'ont pas besoin de signer un papier afin de s'unir. Son de cloche plus mitigé chez les néo-Québécois. Pour Isabelle, d'origine salvadorienne, le mariage est encore préférable au célibat. Dominique, d'origine haïtienne le trouve «important pour bâtir quelque chose» et David, jeune Juif, dit: «Cela démontre la faiblesse des gens qui ont besoin d'un contrat pour s'engager».Le mot de la fin appartient à Catherine, une jeune métisse qui tranche: «Le mariage, c'est une vieille affaire; une aberration».

L'éclatement des familles: Puisque plusieurs sont issus de couples divorcés, comment vivent-ils cette situation? «Nous avons des amis plus compréhensifs et présents que nos parents. Ils nous aident le cas échéant, et forment presque une nouvelle famille» dit Michelle, étudiante au cegep.

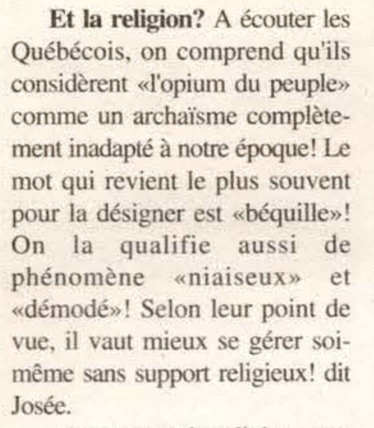
Les rapports difficiles entre les sexes dans notre société ne les troublent nullement. Ils avouent que la guerre des sexes est allée un peu loin mais ajoutent que cela devrait se résorber avec le temps. «Le litige est que les femmes désiraient surtout des hommes plus sensibles» explique Josée. Entre eux en tous les cas, ils ne se reprochent rien de particulier.

Le sexe? Pour les plus âgés, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Garçons et filles en parlent librement et ont des relations tout aussi libres. L'union stable est une toute autre histoire car l'engagement à long terme reste un rêve, un luxe presque, à cause du plan d'étude qui est incompatible avec un projet de liaison durable.

Le sida? Bien sûr ils le craignent, mais sans panique. Ils conviennent que, dans le doute, il est bon de se protéger. Comme le dit Jennifer, étudiante au cégep: «Beaucoup d'hommes sont bisexuels (donc plus à risque) et peuvent nous transmettre le VIH à notre insu; il faut prendre garde».

Et la religion? A écouter les Québécois, on comprend qu'ils considèrent «l'opium du peuple» comme un archaïsme complètement inadapté à notre époque! Le mot qui revient le plus souvent pour la désigner est «béquille»! On la qualifie aussi de phénomène «niaiseux» et «démodé»! Selon leur point de vue, il vaut mieux se gérer soi-même sans support religieux! dit Josée.

«Auparavant la religion nous interdisait tout; nous avons maintenant plus de mérites car nous devons faire nos propres choix et en subir les conséquences» Pourtant, David pense que la religion a un intérêt éducatif extraordinaire; «on y apprend des principes universels de base, et cela nous donne une identité». Hoa qui lui n'est pas d'accord ajoute, mi-figue mi-raisin: «Moi, je sais que je suis bouddhiste et puis c'est tout». Décidément anarchiste dans l'âme, Catherine renchérit: «Je considère la religion comme le passe-temps favori des capitalistes et crois que cela ne devrait pas exister sur terre». Donc, à quelques exceptions près, un encadrement religieux et l'attitude morale qui en résulte, semblent être superflus pour ces jeunes.



Les activités culturelles: Chez les jeunes du YMCA du Parc, les films vidéo ou autres sont en tête de liste des activités culturelles, puis viennent la lecture, et la télévision. Si certains trouvent les téléromans québécois lourds de messages, d'autres les aiment bien. «Je crois qu'on tente de faire un mélange de distractions et de messages» dit Patrice. Judith du YMCA les dit quant à elle «réalistes».Sur la publicité télévisée Jennifer observe: «Je préfère la propagande lourde que l'on détecte facilement à une propagande subliminale que l'on ne verrait pas».

La qualité de l'enseignement reçu semble les satisfaire. On critique l'imposition des tests de français obligatoires qui pourraient faire baisser l'attendance universitaire. Le dirigisme gouvernemental, qui forme les élèves selon les besoins de l'industrie au lieu de s'appliquer à mieux les éduquer, est aussi contesté. Selon la plupart d'entre eux, il n'est pas nécessaire de se rendre à l'université pour réussir sa vie mais cela est tout de même préférable.

S'ils sont d'accord pour la valorisation des métiers manuels, les plus jeunes les associent encore à la pauvreté; Line du YMCA: «Tu peux être boulanger sans problème si tu tiens absolument à être pauvre». Enfin le dernier mot d' Annick: «La qualité de l'instruction est bonne mais nous refusons d'écouter».

La drogue? Faut-il la légaliser? Pour la plupart, c'est sans importance car la consommation de drogue, permise ou non, est un fait. Les jeunes de Quinka-Buzz sont tout de même pour la légalisation.

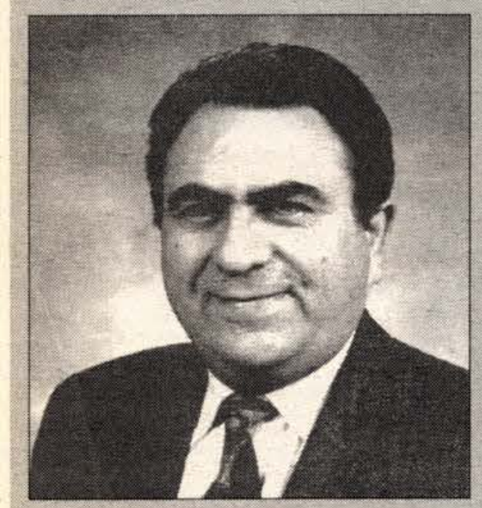
Qu'est ce qui est l'essentiel dans la vie? La plupart ont répondu: la famille et les enfants. Pour Hoa, Isabelle et Dominique: «C'est la famille, les amis et les liens entre les personnes»; «C'est l'ego, le soi; il ne faut pas oublier de penser à soi» dit David. Pour Catherine: «C'est la liberté, le choix.» et pour Judith, c'est plus précisément: «Un avenir assuré»; ses confrères du YMCA ont répondu tous en choeur: «l'argent!»

Accepteraient-ils de mourir pour une personne aimée? Les aînés du cégep se sont dits d'accord; les jeunes du YMCA ont dit oui en ce qui concerne la famille immédiate, hormis le conjoint. Ceux de Quinka-Buzz ont répondu par la négative, quelles que soient les circonstances.

Comment imaginent-ils l'avenir? Ils le voient sombre et incertain; du moins économiquement. Cela sera «Dégueulasse» va jusqu'à dire Annick de Quinka-Buzz. «Difficile» prononcent en coeur les jeunes du YMCA. Hoa ajoute: «Je le vois sombre et veux partir au plus vite; ici, on ne veut pas comprendre; les idées sont toujours opposées et on tourne en rond...»

UNE GÉNÉRATION SACRIFIÉE
Entrevue avec Jacques Garon

Propos recueillis par Gaston Laverdure



Directeur à la recherche socio-économique au Conseil du Patronat du Québec.

«La situation économique n'est pas très encourageante pour l'instant. Tout comme en 1990 nous faisons face à une crise économique et à une restructuration industrielle qui a forcé les entreprises à aller chercher des technologies nouvelles pour rester compétitives. Les entreprises ont aussi à faire face à des marchés qui se sont effondrés soit à cause de la hausse des prix ou suite à une baisse de la demande.

Bien que certains secteurs semblent sortis de la récession, - le secteur de l'exportation, incluant les pâtes et papiers et la technologie de pointe-. ceux qui produisent des biens qui sont essentiellement consommés au Québec et au Canada comme par exemple le secteur du détail, du commerce et celui de la construction résidentielle souffrent énormément

Nos gouvernements actuels sont en faillite technique. Ils n'arrivent pas à contrôler leurs dépenses. Résultat: 44 à 46 milliards de déficit au fédéral et au Québec il devrait atteindre 4.5 à 5 milliards.

Nous sommes quand même chanceux d'une certaine façon puisque les investisseurs étrangers continuent à investir chez nous et ce grâce à une économie qui est très intégrée au marché américain. Mais cela n'est pas suffisant et il faudra couper dans les dépenses gouvernementales pour pouvoir s'en sortir.

Mais qu'arrive-t-il réellement aux jeunes? D'abord le décrochage scolaire est catastrophique. Plusieurs raisons en sont la cause; mauvaise situation familiale, désintérêt des jeunes face aux études et combien d'autres raisons. Moins les jeunes sont encadrés plus ils sont susceptibles de décrocher. Et pour s'en sortir tout le monde doit mettre la main à la pâte: d'abord nos gouvernements, l'entreprise privée, nos écoles, et enfin les parents.

Le taux de chômage réel au Québec est d'environ 22 à 23% et ce depuis deux ans. Il y a donc environ 750,000 chômeurs et prestataires de la sécurité du revenu, ce qui veut dire qu'une personne sur cinq au Québec n'a pas d'emploi. Pourtant, les jeunes qui sortent des cégeps avec un diplôme technique sont ceux qui ont le plus de facilité à se trouver un emploi même en temps de récession. En ce sens, la proposition de l'exministre de l'Éducation, Mme Robillard, qui donnerait aux jeunes de14 ans le choix de s'engager dans la voie de la formation professionnelle pourrait être une solution aux problèmes du chômage des jeunes.

Notre économie est présentement scindée en deux secteurs dont l'un progresse et l'autre régresse. Les jeunes devront s'adapter à cette situation aux cours des prochaines années pour s'intégrer au marché du travail...»



Daycare...1

By Michael Foster



Photo René Diraison

While the threads of Canada's social net strain under the weight of the recession, daycare services are in urgent need of additional government funding if children are to be properly provided for during their formative years.

Camille Gavreau, director of the Regroupement des garderies du Montreal Metropolitain (RGMM), says that society should get a head-start in preparing its children for the future by putting more into daycare. She says children between the ages of six months and five years benefit from the attention of early childhood educators. With today's social pressures, young children are especially vulnerable. Gavreau says society shouldn't wait until they are in primary school before providing meaningful support.

"With all their nice studies on prevention, why don't (governments) use the resources in place? We should reinforce the link between daycare and social workers," Gavreau said. "We're not just parking for children."

About 300 non-profit daycare workers and parents staged a protest march on René-Lévesque Boulevard Nov. 27 to pressure the provincial government into subsidizing a raise in salaries for daycare workers. Claudette Pitre-Robin, president of Concertaction inter-régionale des garderies du Québec, says an immediate investment of $15 million is needed to increase wages accordingly.

According to Statistics Canada figures, daycare workers have the lowest annual salary ($13,518) amongst professionals. While non-profit daycare workers in Québec have an average salary of $9.87 an hour, much higher than the average salary of $7.67 an hour for private daycare workers, Pitre-Robin says non-profit daycare workers have more education and provide better service.

The CIRGQ, which represents 400 non-profit daycare centres across Quebec, also maintains that in the long run, the Quebec office des services de garde à l'enfance (OSGE) must revise its financing methods for parents. While the OSGE's annual budget has increased to $160 million in 1993 from $96 million in 1992, government number-crunching has clamped down on accessibility to financial aid programs which help families on social assistance pay for daycare. Before 1991, all families on social assistance were entitled to subsidized daycare. But that policy was changed to allow only those involved in back-to-work programs, such as PAIE and EXTRA, to receive the maximum daily subsidy for daycare. Parents have to be working or pursuing active studies at least nine hours a week to qualify. This spring, the government softened that restriction after daycare groups protested it as being discriminatory. But the OSGE back-pedalled to allow only two days of universal access to financial aid per week.

''It's probably those families that are excluded who have the greatest need,'' Gavreau said. ''We've put them out in the street.''

Sylvie Charbonneau, a spokesperson for the OSGE, says that given the restricted state of public finances, the government had to make some choices. Charbonneau says that children with a real need for daycare are referred by CLSC's and youth protection services.

Another contention fo the CIRGQ is that the OSGE needs to revise and index its scale which determines how much financial aid parents are entitled to for daycare services. According to the scale, a single parent with an annual income of $12,000 is granted $14.25 per day for one pre-schooler in daycare. But most non-profit daycare centers charge between $17 and $20 per day. The difference that must be paid by that parent can add up to about $1500 a year - an expense that a mother with low income cannot afford, Gavreau says. Another example based on the OSGE financial aid table: A two-parent family with a combined annual income of $32,500 with one child in daycare receives a .25 cent per day subsidy. If the family has two children in daycare, the amount is $14.50 per day. The family ends up paying over $4,000 a year for daycare.

''Families are choked - strangled,'' Gavreau said.

The past 30 years have witnessed profound changes to family structure. It has become increasingly necessary for both parents to work. Single-parent families with pre-schoolers more than doubled in Quebec between 1976 (22,9775) and 1986 (46, 845). Presently, two-thirds of women with children under 16 are on the job market.

According to 1992 Statistics Canada figures, single parents represent 22 per cent of families with children in Quebec. Women were the head of those families in 80 per cent of cases. And of those single mothers, 66 per cent are living under the poverty line. Daycare services represent a way for single mothers to break the cycle of poverty and to provide a better future for their children.

A report on daycare, released this May by the Conseil de la famille, states: ''Daycare services (for single mothers) represent the necessary support which will eventually enable them to escape the grip of poverty and its sinister consequences in the medium and long term.''

And yet, single mothers are not receiving the support they need from government, and finding affordable daycare is no easy task.

''It's horrific. You have to have a good job to be able to afford it. It's like a catch-22,'' said Jewel Monk, secretary for the One Parent Families Association.

The One Parent Families Association lobbied politicians running for Parliament in the recent federal election for some commitment to ease the burden on single mothers. But so far, the only declaration the new Liberal government has made is that it will create 150,000 new places in daycare over three years, beginning once the country experiences a year of economic growth of more than three per cent. When will the country see such growth however, and can single mothers afford to wait?

''What's shocking is that on the one hand, we are pushing women to become more financially autonomous; but on the other hand, government doesn't follow through,'' said André Dubuc, a spokesperson for the association.

According to a federal report on single parents, 21 per cent of single mothers cited family obligations as the reason why they were not on the active job market.

Daycare centres in low-income districts lead precarious, hand-to-mouth existences. They must keep their daily rates as low as possible so that parents can afford to pay.

At $14 a day per child, Marie-Yolene Bossou of garderie Genesis 87 in Little Burgundy, says her rate is the lowest in Montreal. Bossou says that out of 35 parents with children in her centre, only five are working. She says the majority of her clientele are single parents on welfare, going to school. Genesis 87 provides its 50 children wiht a hot lunch every day and asks parents to send in two pieces of fruit and two juices with each child.

''They have to eat very well because when they go home, you don't know what they have.''

''Daycare service is not just babysitting. It's a lot of things,'' Bossou said. ''Teachers in first grade don't have time to teach children how to tie their shoes.''

Bossou says the money Genesis 87 gets from government grants is not enough, so she relies on help from community groups. Also, she says the OGSAE ruling to allow universal access to daycare two days a week means more paperwork and plays with children's emotions. While she concedes it's better than nothing, she says it is difficult for daycare centres to juggle schedules.

''I ask the government to do something. These children are going to replace us and we have to give them something now,'' Bossou said.

Nancy Ravary, director of the Garderie Ki-Ri on de Rouen St., says the centre often operates on the edge of its credit margin. Ravary says that between taking out new bank loans to stay afloat and waiting for government grants to come through, the administrative burden of running a daycare has become very heavy.

''It's like a war of nerves,'' she said.

Jeunesse et handicap

Une double marginalité

propos recueillis par Denis Ramsay

Il ne demande pas la charité et déteste qu'on la demande en son nom. Il met toujours le mot «normal» entre guillemets parce que lui ne l'est pas. Il est handicapé... Ça vous fait peur? Il s'appelle Christian Généreux, 23 ans à peine, plein de rêves éveillés à peine ébauchés ou déjà brisés.

IMAGES: Quel est ton principal handicap, ta jeunesse ou ta paralysie cérébrale?

CHRISTIAN: Cela dépend des milieux. Dans la société, une grande part de mon handicap est ma paralysie cérébrale parce que c'est ce qu'on remarque d'abord. Sauf qu'en plus, les gens me prennent pour un ado. Ils me considèrent comme un «ti-cul» alors que je vais au cégep et que j'ai déjà mon expérience de vie.

IMAGES: Remarques-tu une différence d'attitude entre les jeunes et les générations qui t'ont précédé?

C: Les personnes âgées sont plus portées à avoir une attitude paternaliste, une attitude de charité chrétienne... de la pitié! C'est un peu normal à cause de leur éducation et c'est pas moi qui vais les changer. Chez les jeunes par contre, c'est bizarre. Certains vont avoir peur. Peur de quoi? Je ne le sais pas. Ils ne connaissent pas la différence. Ceux qui sont allés à l'école avec des personnes handicapées ont la meilleure attitude. Les autres ont parfois la seule image qu'on leur projette: celle des téléthons, qui est loin d'être la meilleure...

IMAGES: Et chez les personnes handicapées, y a-t-il une attitude différente entre ta génération et celles qui t'ont précédé?

C: Oui, c'est sûr, mais c'est surtout à cause de l'intégration ou de son absence. Il n'y en a pas beaucoup que je considère intégrées chez les personnes handicapées plus vieilles que moi. On peut avoir 30 ans, un secondaire III et passer son temps aux loisirs pour handicapés, ou avoir 22 ans et se débattre pour prendre sa place dans la société... On a beau avoir un emploi dans un milieu de personnes handicapées, c'est encore un milieu protégé. Et il restera toujours des limites comme le transport pour handicapés. Quand tu sors, il faut savoir à quelle heure tu rentres... deux jours d'avance!

IMAGES: La différence se situe donc beaucoup plus entre les personnes intégréees et celles ségréguées dans les écoles spéciales?

C: Le milieu scolaire spécialisé est trop protégé. À l'école spéciale, on te dit: «C'est beau, continue de même. T'es fatigué? Dors sur ton bureau, on fera tes devoirs demain.» Une personne intégrée est habituée aux contraintes de la vie. On ne lui dira pas qu'elle est bonne à l'école quand elle a 52%...

IMAGES: Qu'est-ce que tu penses des levées de fond pour les personnes handicapées?

C: Je pense que c'est le principal obstacle à mon intégration. Tant qu'il y aura de la levée de fond, je ne me sentirai pas intégré à cette société. Tant qu'il y aura de la levée de fond, *M. Tout-le-monde* continuera de dire «Ils font donc pitié», à reproduire ce que les médias proposent. Tant que nous passerons pour des personnes qui ont besoin d'argent, qui ont besoin d'aide, on peut oublier tous nos moyens de pression. Nous ne sommes pas des «quêteux». Nous agissons pour changer les choses. Bien sûr, on est encore une minorité à voir de cette façon. Quand il y aura une manifestation pour dénoncer les téléthons, je ne me sentirai plus tout seul à dénoncer cette mascarade des bonnes intentions.

IMAGES: Quels sont tes projets d'avenir?

C: Très simples. Ils ressemblent à ceux des autres jeunes. «Tout ce qu'on veut c'est de l'amour et de l'argent» lance-t-il à la rigolade.

Mais il est peut-être sérieux puisqu'il étudie en administration au cégep et qu'il espère un jour avoir son entreprise. Engagera-t-il alors des personnes «normales»?



Photo: René Diraison

Le Refuge des Jeunes

Propos recueillis par Gaston Laverdure

Entrevue avec France Labelle, co-directrice du Centre Le Refuge des Jeunes

Le Refuge des Jeunes est situé au 3767 Berri, au sous-sol de l'église St-Louis-de-France. Fondé en 1988, il accueille des adolescents et des jeunes hommes de 16 à 24 ans. Il existe d'autres maisons d'hébergement pour jeunes, mais le Refuge est le seul à s'intéresser à cette catégorie d'âge.



Photo René Diraison

La grande majorité des jeunes qui fréquentent Le Refuge, c'est à dire 89%, ont connu le placement en famille d'accueil ou en institution. Les raisons de cette situation sont nombreuses: la pauvreté, la toxicomanie, le décrochage scolaire, l'éclatement de leur famille. Le centre peut accueillir environ 45 jeunes par jour, de six heures du soir à huit heures du matin, et ce, sept jours par semaine. La durée du séjour se situe entre douze jours et un mois. Certains jeunes sont sur le marché du travail et demeurent au Refuge, d'autres sont des itinérants, des sans-abri. Environ la moitié des jeunes qui passent au centre n'y reviennnent pas. ‹‹Il y a beaucoup de va-et-vient ; et c'est pour cela que nous n'avons pu recueillir de statistiques.›› Cette absence de données complique le travail et démotive le personnel qui ignore ce qu'il advient des jeunes.

Selon madame Labelle, si la situation est à ce point détériorée, la responsabilité en incombe à la société.

‹‹Il conviendrait d'abord de s'attaquer à la pauvreté pour essayer de s'en sortir. Il faudrait aussi rejoindre les familles en difficulté, agir sur le système scolaire et enfin trouver des fonds.

Le gouvernement projette de couper dans des programmes sociaux déjà réduits.››

D'apres madame Labelle, les dirigeants politiques devront décider où sont les priorités. ‹‹Il faudrait une mobilisation énergique de la population: les gens doivent se réveiller et agir. Il est difficile d'établir un budget normal avec un chèque d'aide sociale. De plus, les fameux programmes PAIE, EXTRA, etc. tournent à vide. Les jeunes participent à ces programmes d'aide sociale, s'inscrivent ensuite au chômage et recommencent ensuite à vivre de l'aide sociale. Leur avenir est singulièrement bouché.››

Les subventions sont à la baisse et rien ne semble se dessiner à l'horizon. Seule la mobilisation populaire peut donner des résultats, insiste France Labelle. Une mobilisation massive de la population.

Elle souhaite la venue d'un autre gouvernement ayant d'autres priorités et de nouvelles lois sur l'impôt. ‹‹En éliminant les abris fiscaux il serait sûrement possible d'aider les jeunes. On pourrait aussi couper dans d'autres dépenses inutiles. Ce sont des emplois durables qu'il faut créer...››

S.O.S. dé cro cha ge

Par Claude Hopfenblum

O Jeunesse
quand, dans nos poussières,
la trace de nos vertus
tu trouveras...
(inspiré par la «Marseillaise»
revue et corrigée
par Serge Gainsbourg)

Dans une petite rue perpendiculaire à la rue Ontario dort un chien noir et brun, étalé de tout son long, pattes avant et arrière jointes et étirées sur le plancher du magasin de farces et attrapes plongé dans la noirceur de sa vitrine. Il est environ sept heures en ce soir d'automne, à la sortie du métro Frontenac... Farces et attrapes, ce quartier semble être fait pour rire, quétaine, moche, paumé, sentant la frite, la pièce détachée et le magasin du roi de la bricole. C'est une journée de semaine, les rues sont désertes et blafardes. Nous devons rencontrer ce groupe d'ados du quartier, pour parler à «coeur ouvert», loin de «l'encadrement scolaire». Je retrouve donc Sophie, Annick, Martin et Marie-France, ils ont entre 17 et 19 ans et gros sur la patate, les commentaires fusent tous à la fois:

MARIE-FRANCE: À l'école, personne ne nous écoute, les profs ne se mêlent jamais à nous pendant l'heure du dîner ou les pauses, ne nous parlent jamais, restent entre eux-autres. Ils font des sondages mais ne discutent jamais des résultats avec nous.

ANNICK: Nous les jeunes on se sent étiquettés comme un chandail de laine.. en vente chez Croteau. Si on ne va pas à l'école, la police vient nous chercher, on supporte mal les contraintes, nos parents c'est un autre monde, eux ils étaient mariés à 18 ans en sortant de chez leurs parents, ils supportaient beaucoup plus d'autorité.

IMAGES: Et vous, vous vous sentez plus mûrs, pourquoi?

Pour les jeunes, c'est l'âge du contact avec la rue, les chums, la gang. On est plus mûrs... les parents sont jaloux de nous, je leur dis, veux-tu bien me laisser faire ma vie!

IMAGES: Où en êtes-vous dans les études?

[Un peu d'embarras Ils parlent tous à la fois.]

- Quatrième secondaire complété, troisième, cours de rattrapage pour décrocheurs à la polyvalente Marie-Anne, au métro Sauvé, rattrapage de la quatrième et cinquième à Eulalie-Durocher.

«Il y en a qui ont couché dehors toute la nuit à la porte de Marie-Anne, on est arrivé à quatre heures, ils ont ouvert les portes à six heures pour les inscriptions...Il n'y a pas de place pour tout le monde»

M-F: Pendant ce temps là, on ouvre des casinos, on est juste une petite tache sur la carte.

Oui, la «petite tache» du quartier Centre-Sud Villeray... sous les mots, les rigolades et accolades d'ados malgré la lourdeur des messages, nous sentons ces notes de manque de confiance en soi, l'impression de ne compter pour personne.

- On a commencé une association d'élèves...

IMAGES: Ne pensez-vous pas qu'en vous organisant, vous réussirez à vous faire entendre?

SOPHIE: Quel avenir nous attend, il n'y a que la piastre. On se sent dans un monde répressif. Un monde où on se sent loin des autres...

- On a voulu manifester pendant la guerre du Golfe

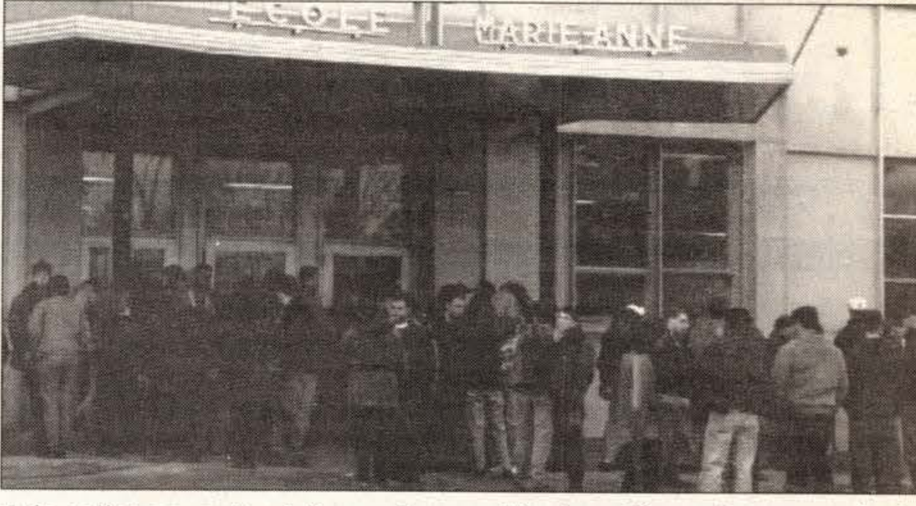


Photo René Diraison

et la police nous attendait avec les matraques...

- On peut s'organiser pacifiquement, mais s'organiser pour avoir des cours professionnels, si c'est ça que ça prend.

- Ouais, on va à l'école pour survivre, on n'a pas besoin d'études pour ramasser les vidanges. J'ai une amie qui est sur le B. S. depuis deux ans avec un bac en comptabilité et en management. Pourtant le gouvernement dit que ça coûte cher de nous envoyer à l'école...

- Et si on dépensait une partie de l'argent que l'on dépense pour garder des jeunes de force dans ces programmes qui ne les intéressent pas pour faire des arrangements entre les écoles, les commissions scolaires et les employeurs pour des cours de formation et des stages?

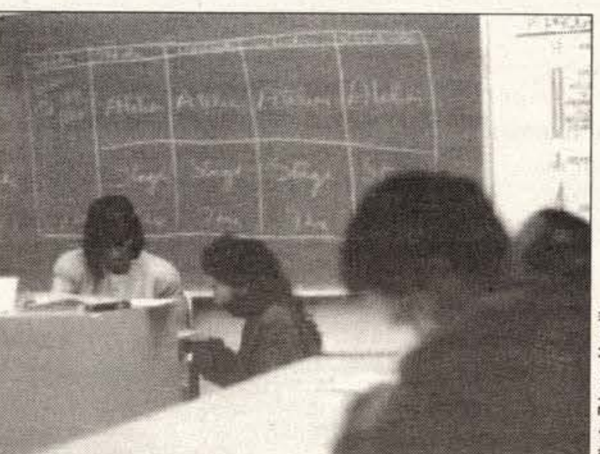
- La prochaine fois que j'entends parler de décrochage, je décroche...

Le lendemain. Métro Henri-Bourrassa. Il fait beau.. Une lumière radieuse, style hiver-printemps, un saut dans l'autobus, qui se balade dans un paysage de HLM et bloc-apparts tous «À louer», des grands espaces, avec rien de trop excitant à l'horizon.

- Chauffeur, c'est encore loin Calixa-Lavallée?

-Vous êtes arrivés, c'est la prison là-bas!

Nous nous éjectons du bus, à l'horizon, se dresse, dans la lumière délicatement bleutée et argentée de cette belle journée, coupée de la route par un bon 700 mètres de terrain et stade, une énormité architecturale, une espèce de


Photo Zdenec Vaculik

Une leçon de courage

Maria vient d'une famille portugaise. Arrivée au Canada à l'âge de trois ans, elle a maintenant 20 ans et bouillonne de révolte contre son milieu, les valeurs de ses parents, le rôle passif de sa mère, celui traditionnellement imposé aux femmes de «la génération de nos parents», plus particulièrement, dans les cultures méditerranéennes et les couches sociales issues des milieux ruraux. Maria échappe à l'interdiction de sortir, à l'enfermement à la maison des jeunes filles de sa communauté en commençant à travailler dès l'âge de 14 ans, tout en poursuivant ses études secondaires. Elle n'est pas une décrocheuse, mais une fonceuse. Se soustraire aux quatre murs étroits de la maison familiale lui aura cependant coûté très cher.

Suivant son désir acharné de vivre et d'échapper au carcan des traditions d'un autre monde qu'elle n'a pas connu, elle sera la proie d'employeurs peu scrupuleux. A 14 ans, elle travaille au noir pour une compagnie d'entretien, de cinq à dix heures du soir, après les journées d'école. A 16 ans, elle est engagée dans une boulangerie comme caissière et à l'entretien de la cuisine à «temps partiel» du jeudi au dimanche. Elle parvient à concilier cet horaire, impliquant des journées de travail de plus de douze heures, avec la fréquentation de l'école débutant tôt le matin. Elle se souvient des fois où, épuisée, elle rentrait chez elle pour un maigre trois heures de sommeil avant de retourner à la galère.

Fille d'immigrants, femme, enfant, prise entre deux mondes, Maria est la seule de sa famille de cinq enfants à avoir terminé ses études secondaires. Dotée d'une forte personnalité et d'un grand sens pratique, elle affirme avoir toujours eu le sens de l'économie et de l'intérêt pour les affaires et pense déjà au montant qu'il lui faudra réunir pour s'acheter une maison, asseoir sa situation financière tôt dans la vie. Elle semble en fait jouer le rôle d'enfant-parent dans cette famille où elle ne peut respirer, servant de «chauffeur à sa mère» ou de gestionnaire des intérêts financiers de la maison.

A 18 ans, Maria commençait un cours de préposée aux bénéficiaires tout en continuant de s'accrocher aux études, déterminée à ne pas lâcher. Après une période de travail de cinq mois au compte d'une agence de placement en soins infirmiers, elle est engagée comme auxiliaire au chevet d'une femme malade chronique atteinte d'un cancer aux os et clouée au lit. Elle passera deux ans, de décembre 1991 à mars 93 à se charger des repas, du ménage et des soins de la patiente. Assez bien rénumérée mais épuisée, en conflit avec la famille, elle dormait et vivait dans son auto et a fini, à bout de forces, par craquer presque au terme de ses études secondaires. La voilà donc, pour un semestre à Marie-Anne, encore amère et révoltée six mois après cette expérience. Tout un parcours pour une jeune femme de 20 ans...

Choix difficiles

Karine 19 ans, resplendissante, me raconte sa lourde histoire, sans perdre le sourire...

Peu choyée par le destin, son enfance s'est déroulée entre une mère maniaco-dépressive, désorientée, ou plongée dans des phases de dépression profonde, et les tiraillements avec un beau-père. Prisonnière de cette dynamique malsaine, privée de l'encadrement nécessaire, elle manque souvent l'école et accumule du retard au primaire et au secondaire en redoublant une classe ici et là.

À 14 ans, avec une maturité peut-être peu commune pour cet âge, elle effectue des démarches pour être placée dans un centre d'accueil. Elle demeure dans ce foyer dont elle a trouvé l'ambiance assez agréable, pendant trois ans, puis le quitte pour aller vivre avec son ami. Nouveau tour du destin, caractéristique de l'engrenage dans lequel se trouvent fréquemment les jeunes issus de milieux défavorisés espérant trouver la solution ou le mieux-être dans le monde adulte, quelques mois plus tard, elle est enceinte.

«C'est fini maintenant, c'est du passé», dit Karine, respirant, au moins à la voir, l'équilibre et la joie de vivre. Élever un enfant de 18 mois et finir son secondaire en même temps, courir à la garderie le matin, ce n'est pas facile. Au moins n'est-elle pas seule, son mari l'aide assure-t-elle. Elle a aussi des projets d'avenir, comme étudier en administration commerciale. Karine a les deux pieds sur terre et du détachement envers ceux que les préjugés ont éloignés d'elle lorsqu'elle a dû affronter l'épreuve d'une grossesse imprévue. Elle se dit heureuse en ménage. On peut simplement penser que dans d'autres circonstances elle aurait eu encore quelques années devant elle avant d'avoir à faire des choix si importants.



gâteau de béton, de pièce montée avec petites fenêtres qui tient du HLM, de l'hosto et... peut être de l'école, du solide du gros, du fait pour durer... Ha! Quand le mot se fait pierre!

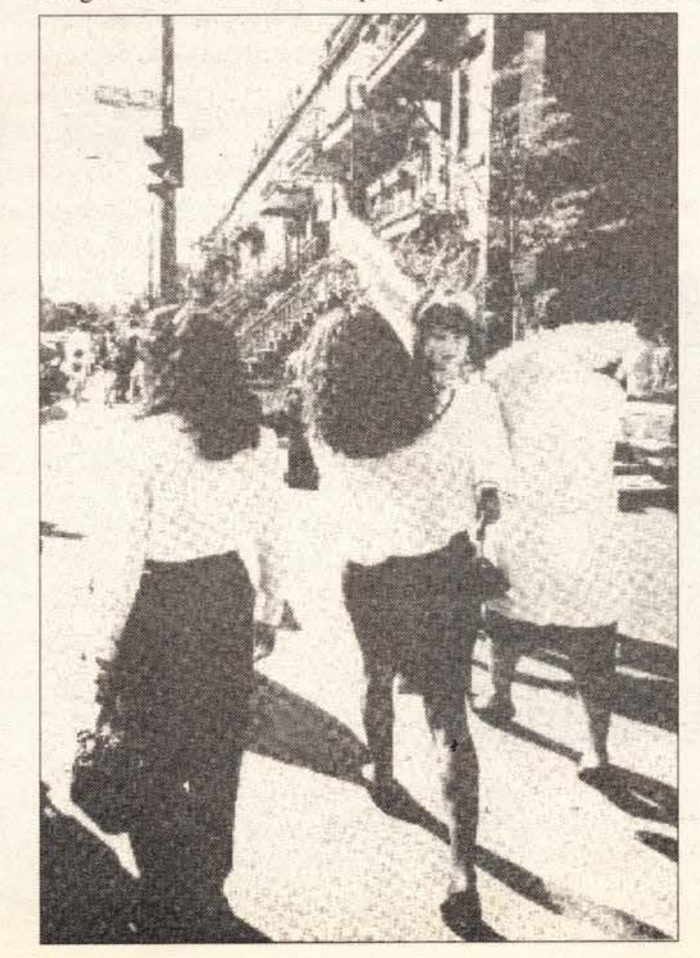
Nous rencontrons là deux psycho-éducateurs, une pour le préventif, Marie-Andrée et l'autre pour ceux qui ont déjà lâché, Richard.

Marie-Andrée, douce, calme reçoit les jeunes en difficultés à l'Oasis, où ils peuvent se sentir appuyés et recevoir cette attention qui manquent partout entre ces grands murs et ces profs qui défilent entre les plages des horaires en pièces détachées. Richard intervient dans les cas les plus graves. Première étape, réunir toutes les parties concernées, étudiants, parents, directeur de l'école et signature d'un contrat pour les objectifs à atteindre avec sanctions en cas de non-respect.

Les cas les plus difficiles sont ceux qui ont déjà accumulé du retard au primaire, qui arrivent au secondaire à 15 ans et se sentent bloqués dès le début. La prochaine étape est l'envoi à une école plus stricte comme Henri-Julien où l'on offre du rattrapage du secondaire un à cinq. Après cela viennent les centres d'accueil comme Habitat Soleil et Rose-Virginie Pelletier. Jusqu'à 16 ans, le chemin est tout tracé par la Loi, débordement de démocratie oblige. À l'âge de 18 ans, les jeunes ont le choix d'une transition, d'aller vivre en habitat supervisé. Générosité uniformisée et sans nuances. La vice-directrice accourt à la fin de notre entretien, un peu inquiète, l'école a souvent été dans les médias dernièrement. Elle m'explique comment on humanise et dynamise la vie étudiante pour développer un sentiment d'appartenance, par le biais des activités sportives, les comités interculturels, de l'animation pastorale. Des cliniques d'orthographe à l'ordinateur, du tutorat en maths et un dictatiel de lecture sont offerts. On fait de son mieux avec les moyens du bord.

Un autre jour. À la cafétéria de l'école Marie-Anne, la seule dans la région de Montréal à offrir un cycle complet de rattrapage scolaire du secondaire 2 à 5, Estelle, 19 ans, est originaire de la République Dominicaine et vit à Montréal depuis deux ans. Elle persévère malgré la difficulté d'avoir à étudier dans une nouvelle langue pour arriver au bout de ses études secondaires qu'elle avait presque achevées dans son village natal. Ses souvenirs récents: un an en centre d'accueil pour les nouveaux arrivants, puis le choc culturel, la solitude, les sentiments d'isolement dans une grande ville où «personne ne se parle», la coupure brutale avec un monde, un milieu rural où tout le monde connaissait tout le monde.

Ils sont ainsi 1700 dans cette école, avec chacun ou chacune son histoire, pas seulement de décrochage, mais aussi, de ténacité et de sérénité à l'épreuve de tous les coups du destin. Le directeur, M. Barrette, homme chaleureux et affable, reconnaît que cette école, la seule dans tout Montréal à offrir un programme de rattrapage intensif en français, mathématiques et anglais, n'est pas la solution idéale au problème du décrochage. On fait de son mieux pour colmater les brèches et réparer les dégâts causés par le système scolaire actuel. Soixante-dix pour cent des inscrits parviennent à terminer leurs études secondaires. Ils ont entre 16 et 23 ans et ont passé un an en dehors de l'école et ont donc eu le temps d'y «goûter», comme le dit M. Barrette, de savoir ce que c'est que d'avoir à se trouver un emploi sans diplôme, ou d'avoir à se morfondre sans rien faire à la maison. Parvenus à ce stade de «raccrochage», ces jeunes sont motivés, ont hâte de terminer les cours pour pouvoir aller sur le marché du travail.





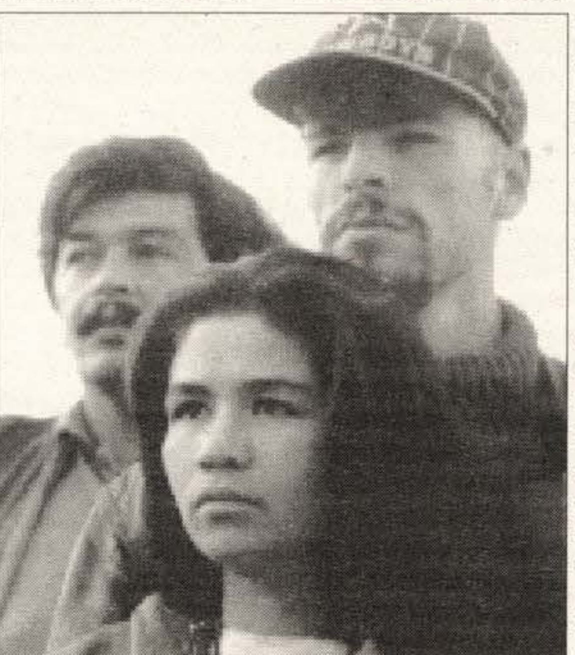
EMPLOI-JEUNESSE: LE SACRIFICE

Text: François Pariseau Photo: René Diraison

La situation de l'emploi chez les jeunes s'aggrave de façon exponentielle par rapport aux emplois retranchés de notre économie. Pour les jeunes immigrants et réfugiés, la situation devient alarmante. Suicide, décrochage, violence et hausse de la criminalité deviennent les signaux d'alarme de ceux qui se retrouvent marginalisés.

Les chiffres le confirment. Les employeurs ne se cachent pas pour le dire et les experts l'annoncent: les jeunes sont durement touchés par la conjoncture actuelle. Le taux de chômage chez les 18-25 ans est le double de la moyenne nationale. Chez les jeunes immigrants, le problème prend encore plus d'ampleur. La difficulté à faire reconnaître son expérience et une connaissance limitée du milieu ne favorisent pas leur embauche.

Pourtant, on reconnaît, autant du côté des employeurs que dans les centres d'emploi du Canada et dans les organismes d'aide à l'insertion à l'emploi, que les nouveaux prétendants au marché du travail sont de plus en plus qualifiés. Moins de possibilités d'emploi, mais plus de qualifications. La spirale continue de tourner et l'hypnotisme n'étant pas la solution, des centaines de jeunes retournent sur les bancs d'école chaque année en espérant arriver dans le labyrinthe de l'emploi dans une position avantageuse. Reste à savoir si la qualification qu'ils obtiendront à un coût de plus en plus élevé leur assurera un avenir satisfaisant. Des frais de scolarité qui augmentent chaque année et un taux de chômage et d'aide sociale en hausse chez les jeunes placent cependant plusieurs de ces derniers dans une impasse.



Selon M. René Passet, professeur à la Sorbonne, la situation actuelle est exceptionnelle: l'économie croît et le nombre des emplois diminue. «Les nouvelles techniques, la mondialisation des marchés, le libre-échangisme ont réduit les besoins en main-d'oeuvre sans nécessairement réduire les possibilités de production» déclarait M. Passet lors de son passage à Montréal. Selon lui, nous devons choisir entre deux orientations, la croissance économique ou le développement social. Les solutions semblent réactionnaires mais, sans arrêter le progrès, il faut freiner le libre-échange (la croissance) et privilégier le développement interne, a-t-il ajouté, sinon, il faudra accepter le fait que notre société marginalise les gens au profit de la croissance de certains intérêts.

Les conséquences de tels choix sont énormes. Nous pouvons déjà commencer à apercevoir la pointe de l'iceberg. Chez les jeunes, les jeunes immigrants et les réfugiés, la situation se détériore et les signaux d'alarme ont été lancés il y a déjà longtemps sans que de réelles actions aient été entreprises pour régler les problèmes. Taux de suicide connaissant la plus forte hausse au monde pour les jeunes et deuxième plus haut taux mondial, violence dans les écoles et décrochage scolaire relié à des décisions gouvernementales comme la hausse des frais de scolarité, la réduction des programmes sociaux et le changement des lois entourant le chômage et le bien-être social, tout cela démontre clairement où le sacrifice se fait.

Libre-échange nord-américain, négociation du GATT, contrôle des taux de change, les grands pays industrialisés n'hésitent pas à se réunir quand il s'agit de discuter d'échanges économiques importants. Serait-ce que la question de l'emploi les préoccupe de moins en moins? Sont-ils prêts à sacrifier leurs ressources humaines? Pour le professeur français René Passet, l'évolution doit se faire graduellement en préparant la main-d'oeuvre vers l'avenir. Certes de telles décisions entraînent des coûts, mais ils sont nécessaires si on veut préparer des lendemains qui chantent pour les jeunes et la société en général.

LES COOPÉRATIVES JEUNESSE DE SERVICES:

UNE ALTERNATIVE POUR LES JEUNES DE 14 À 18 ANS

Par Yves Charbonneau

Rarement depuis la Grande Dépression des années 1930 aura-t-on vu les conditions de vie de larges couches de la population québécoise - en particulier des jeunes de milieux défavorisés - être aussi précaires qu'aujourd'hui. Chômage chronique, pauvreté, décrochage scolaire, délinquance, toxicomanie, itinérance, prostitution de survivance, suicides constituent certes les manifestations les plus dramatiques et les plus médiatisées de l'exclusion sociale des jeunes générations. Dans une conjoncture où les gouvernements sont davantage préoccupés par la lutte au déficit que par la pauvreté des jeunes, plusieurs intervenants et organismes voués au développement économique communautaire travaillent depuis maintenant cinq ans à implanter au Québec une formule originale pour les jeunes de 14 à 18 ans et qui vise à favoriser leur insertion économique et sociale. Il s'agit des Coopératives Jeunesse de Services (CJS).

Un projet d'économie sociale

Coordonné par le Regroupement Québécois pour la Coopération du Travail (RQCT), le programme d'implantation des CJS constitue avant tout une expérience d'économie sociale adaptée à la réalité des jeunes de 14 à 18 ans. Par économie sociale, on entend des nouvelles façons de concevoir l'économie, des nouvelles façons de faire et de travailler qui vont dans le sens d'une plus grande démocratisation des activités économiques et des rapports de travail que celle qui prévaut actuellement dans la société en général et dans la plupart des entreprises traditionnelles en particulier. L'économie sociale suppose aussi une plus grande prise en compte des besoins sociaux des individus et des collectivités, ainsi qu'une participation et une implication accrue de ceux et celles qui travaillent dans une entreprise.

Né en 1983, à Hearst en Ontario, d'une première expérience coopérative regroupant une dizaine de jeunes sans emploi, le modèle des Coopératives Jeunesse de Services s'est par la suite développé dans plusieurs communautés francophones hors-Québec avant d'être expérimenté pour une première fois au Québec, en 1988, à Hull. Depuis, 26 projets de Coopératives Jeunesse ont été réalisés dans 16 communautés au Québec, particulierement à Montréal dans les quartiers Hochelaga-Maisonneuve, Rosemont, Parc-Extension, Petite-Bourgogne, St-Michel, Mercier-ouest, St-Henri, Mile-end et Petite-Patrie/Villeray. Ces projets ont impliqué plus de 300 jeunes coopérant(es) et ont été appuyés par une centaine d'organismes, institutions et entreprises communautaires.

La philosophie à la base de l'implantation des CJS vise à favoriser chez les jeunes de 14 à 18 ans une prise de conscience de leurs capacités, de leur responsabilité collective à pouvoir agir sur leur milieu. Le programme met à la disposition des jeunes un lieu, des moyens, des ressources, de la formation et un support continu afin qu'ils puissent développer leur autonomie et réaliser leur prise en charge. Une Coopérative Jeunesse regroupe environ douze à quinze jeunes qui sont parrainés et appuyés par des intervenants et organismes du milieu. Ceci permet aux jeunes de se créer un emploi rémunéré pour l'été, et parfois même, à temps partiel durant l'année scolaire. Elle leur permet par ailleurs d'acquérir une formation en entrepreneurship collectif et de développer des aptitudes et des habilités de travail.

Les services offerts par les CJS varient selon les intérêts et les capacités des jeunes qui en font partie: jardinage et tonte de pelouse, garderie, peinture, entretien général, aide aux personnes âgées, fabrication et ventes de t-shirts, recyclage, sensibilisation environnementale et lave-autos ne sont qu'un aperçu sommaire de l'ensemble des activités recensées au cours des cinq dernières années.

Un lieu d'apprentissage

Comme le soulignait en entrevue Louis Grenier, agent de développement responsable du Volet Jeunesse au RQCT, «les Coopératives Jeunesse de Services constituent un lieu privilégié d'exercice démocratique du pouvoir pour des jeunes qui en sont souvent à leur première véritable expérience de groupe». En effet, le pouvoir décisionnel ayant trait au fonctionnement et aux orientations de la Coopérative demeure collectivement assumé par les jeunes coopérant(e)s. C'est ainsi que toutes les actions entreprises par les intervenants du milieu doivent chercher avant tout à susciter l'autonomie et la prise en charge de la coopérative par les jeunes. De même peut-on espérer, comme le remarquaient en 1990 les auteurs d'une recherche fouillée sur le programme CJS, que ces expériences pourront assurer une relève coopérative dans la mesure où «les jeunes coopérants et coopérantes sont initié(e)s à l'entrepreneurship collectif à un âge où les expériences fortes marquent pour la vie».

L'avenir des C. J. S.

Riche de cinq années d'expériences qui se sont pour la plupart avérées concluantes, le programme CJS semble maintenant être arrivé à maturité. Au regroupement Québécois pour la Coopération du Travail, on voit l'avenir du programme avec un optimisme certain. Déjà une dizaine de projets d'implantation de Coopératives Jeunesse sont en marche à Montréal pour l'été 1994. Pour les prochaines années, on entrevoit, par ailleurs, une plus grande participation au programme des jeunes et des divers intervenants des communautés ethniques de Montréal. Le Regroupement à organisé un colloque sur le thème de **l'Emploi, les Communautés ethniques et les Coopératives de travail** qui a eu lieu le 21 janvier 1994 au Comité Social Centre-Sud.

Pour information: (514) 526-6267.

Spécial Jeunesse

GANGS:

LA VILLE EN DANGER

Par Maurice Chalom*

Depuis le début des années 1980, les démocraties occidentales, à l'exception de la Suisse, ont vu une augmentation significative du phénomène des gangs de rue. Phénomène inquiétant, s'il en est, qui se double d'une violence gratuite et d'un recrutement parmi des individus de plus en plus jeunes. De plus, on est en mesure de constater que ces gangs de rue se présentent comme «le guichet unique» vers le crime organisé.

En vue de contrer ce phénomène, il est urgent de cerner les causes qui amènent des pré-adolescents à s'enrôler dans les gangs, de tracer le profil socio-économique et psychologique de ces individus et, par le fait même, d'agir sur les causes génératrices de la délinquance.

LE GROUPE «À RISQUE»

Pour préciser le diagnostic, il est utile d'identifier la catégorie de la population qui se retrouve principalement dans les gangs. Un des faits les mieux établis de la criminologie est que 80% des «gang members» sont des représentants de sexe masculin, âgés de 14 à 24 ans.

Il est aussi bien connu que les taux d'arrestations varient énormément avec l'âge, atteignant un sommet vers 15-17 ans puis déclinant rapidement par la suite. Le gros de la délinquance est le fait de jeunes gens de moins de 25 ans.

Par ailleurs, ces «gang members» expriment également leur déviance sur d'autres points, à commencer par celui de la toxicomanie. Pour ce qui est de Montréal, une étude menée par LeBlanc (1986) auprès de jeunes des gangs âgés de 14 et 15 ans qui fréquentaient encore l'école démontre que 21% de ces jeunes reconnaissaient avoir pris de la drogue. Outre la drogue, le suicide est une autre forme de déviance qu'on retrouve chez ces jeunes. Depuis quelques années, on est à même de constater une «crise de suicidité» chez ces adolescents.

Premier constat: la criminalité reliée aux gangs est plus élevée et plus violente que celle des années 1950; les «gangs members» sont des polydéviants et l'enrôlement commence dès la pré-adolescence.

Comment expliquer cette situation qu'on retrouve pratiquement dans toutes les grandes villes en Occident?

La plupart des recherches et des intervenants en milieu social mettent de l'avant le thème explicatif du contrôle social. En quelques mots, disons que l'intégration sociale fait baisser le suicide, l'homicide, la délinquance juvénile et la toxicomanie.

Aborder la question du contrôle social, c'est aborder d'abord et avant tout l'univers familial et l'univers scolaire des jeunes délinquants.

L'univers familial

C'est devenu un lieu commun: les jeunes délinquants sont rarement en bon termes avec leurs parents. Ces derniers manifestent bien souvent de la froideur, de l'indifférence ou de l'hostilité à l'égard de leurs enfants. De leur côté, interrogés sur leurs parents, les jeunes délinquants répondent qu'ils ne les apprécient guère, qu'ils ne veulent pas leur ressembler et qu'ils communiquent peu avec eux.

Les enfants élevés dans une famille monoparentale ont de plus fortes chances que les autres de commettre des délits. En effet, deux adultes qui agissent de concert avec leur enfant peuvent lui consacrer plus de temps et d'attention et la complémentarité des rôles parentaux s'exerce mieux.

Il y a donc une liste de variables familiales généralement associées à la délinquance juvénile: l'absence du père, l'hostilité de la mère, le manque de vigilance, la mésentente, la dépendance économique... Il n'est pas rare que, si un de ces facteurs est présent sans que se

Why T.V.?

By Bram Abramson

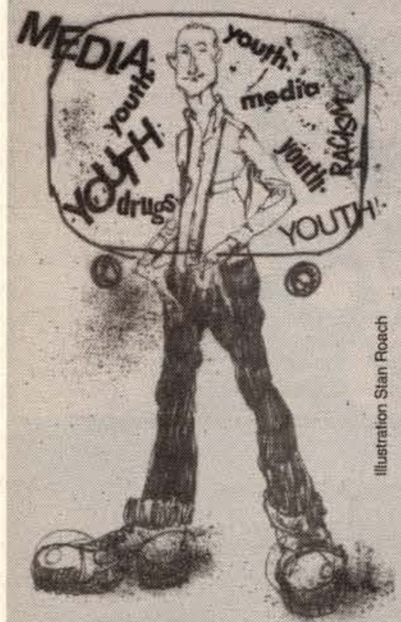


Illustration Stan Roach

The youth of today are easy to pick out by their glowing faces, the television images flickering across their flesh. No wonder our "future leaders" are labelled the MTV generation - the only activity they put more time into than television is sleeping. Some have gone so far as to suggest that for youth who have been living with the "tube of plenty" since birth, the realms of television and the real world have switched places, and we live as if on TV, always wary of a lurking Candid Camera. Others believe that it would take more than an active imagination to mistake a 20-inch screen for the world around us and that television is simply a convenient form of entertainment.

Either way, we can't ignore the fact that television and the remote control accompany walking and talking as the first skills children learn these days. Indeed, just the number of hours kids spend sitting in front of the television means a great deal. Dr. André Caron is director of the Centre for Youth and Media Studies (CYMS), an internationally recognized research centre funded jointly by the Université de Montréal and the Charles R. Bronfman Foundation, which studies the issue of young people and the media. He recounts the story of a family who bought a small house in the country for weekend stays. There was no television there. Because the children did not watch television, they had more time to play together. Watching TV is an easy way to relax for both parents and children, but, as Dr. Caron points out, it's not the only way.

The fact remains, though, that children do watch TV a lot of TV. What does this mean? What happens in a multiethnic area like Montreal, where children are watching the same television? Dr. Caron poses the question, "Is there a connection between television programming and young people's understanding of the world around them, and their identity as both family members and members of a community and culture?"

Children's programming is not regular TV, stresses Dr. Caron. We form our self-identity, our world-view, from an early age, so monitoring this programming is especially important.

The first area of concern is TV violence. We are all familiar with the amount of violence in television programming. Recently, this issue resurfaced after 14-year old Virginie Larivière of Laval presented a petition to the Canadian Radio-Television and Telecommunications Commission (CRTC), the government agency charged with regulating the media, urging them to curtail violence on television. Whether or not you believe that watching violence on television incites children to commit violent acts, one cannot avoid the shocking statistics - that by the time the average child has finished elementary school, he or she has seen approximately10 000 acts of violence on TV, according to a study done by the American Psychological Association. Clearly, says Dr. Caron, this desensitizes us to violence.

In France, the TV channel TF2 is being sued by a parent whose child built a bomb and exploded it, after seeing how it was done on the American program **MacGyver**. If parents want to do something about TV violence, waiting until the courtroom stage is not enough. Dr. Caron suggests that as long as there is violence on television targetted at children, then the family should play an active role in tempering TV's influence. That means talking to children about what they watch and helping them think more critically .It also means monitoring what they watch - on TV, as well as video. Dr Caron relates getting phone calls from parents shocked at what their kids have been popping into the VCR.

And what do the actual broadcasters have to say about this? That, says Dr. Caron, is the problem. Private broadcasters who dominate the market - as opposed to

manifeste aucun des autres, la probabilité de la délinquance n'en soit pas affectée.

Mais il suffira d'y ajouter un autre facteur pour que la probablilité de récidive monte rapidement. Et elle augmentera au fur et à mesure que viendra s'ajouter un nouveau facteur. Il y a ici effet d'interaction: des handicaps considérés un à un ont peu d'effet alors qu'ils ont un impact considérable lorsqu'ils sont combinés les uns aux autres.

L'univers scolaire

L'inadaptation scolaire fait partie intégrante du tableau clinique du jeune délinquant. Celui-ci obtient presque toujours de piètres résultats académiques. Il accuse un retard sensible par rapport aux camarades de son âge. Il manque l'école. En classe, il est indiscipliné, agité et perturbateur.

L'école a-t-elle une contribution spécifique à la délinquance ou est-elle seulement le lieu où le jeune délinquant manifeste son penchant à la déviance?

La caractéristique de l'école qui a le plus d'influence sur la délinquance est **l'équilibre intellectuel** de sa population d'écoliers, c'est-à-dire leur distribution selon le QI. Dans l'école qui produit relativement plus de délinquants, les élèves sous-doués sont surreprésentés. Ceci semble vouloir dire qu'au sein des écoles où on trouve un pourcentage raisonnablement élevé de bons élèves, il se crée un climat favorable aux études et à la bonne conduite. Dans le cas contraire, le climat général est miné par la masse des élèves médiocres.

Comment expliquer cette situation qui n'est propre qu'au milieu urbain nord-américain mais qu'on retrouve pratiquement dans toutes les grandes villes en Occident?

La littérature sociologique a clairement mis en lumière le double lien entre l'anomie d'une part, la délinquance et la violence d'autre part. L'affaiblissement de l'intériorisation des normes provoque directement un excès de déviance et de marginalité - la délinquance. En outre, la désorganisation sociale - l'éclatement des règles de conduite dans la famille ou à l'école - entraîne des réactions spontanées de formation des gangs de rue.

Au cours de l'adolescence et de la jeunesse, les acteurs se heurtent à des problèmes d'identification et d'intériorisation des normes, à un «dérèglement» des conduites, une incapacité de résister aux désirs et aux contraintes.

Dans le cas des jeunes issus de l'immigration, cette interprétation est plus fréquente encore, redoublée par le thème de la crise d'identité liée à la double appartenance des acteurs. Pris entre deux cultures, les jeunes finiraient par ne se reconnaître dans aucune des deux et par vivre une situation de double non-appartenance.

À propos de la double non-appartenance, elle semble confirmée par les recherches qui indiquent que les jeunes délinquants issus de l'immigration sont, dans leur groupe, les plus fortement détachés de leurs cultures traditionnelles, qu'ils sont fascinés par les cultures de la société d'accueil, sans être pour autant en mesure d'en intérioriser les normes et les valeurs.

La violence et la délinquance n'ont plus vraiment de sens en dehors du fait qu'elles sont l'expression individuelle d'une pathologie du système ou de la désorganisation sociale.

C'est peut être là que réside finalement l'explication de l'attrait des gangs sur une certaine catégorie de jeunes.

La désorganisation sociale, qui part de l'idée de crise et d'absence d'intégration, suppose que les jeunes, en particulier, ont la capacité de construire d'autres modes d'appartenance, d'autres identités collectives face à une société qui, à leurs yeux, se désorganise et se défait.

Dans cette perspective, les gangs de rue sont une réaction «normale» à la désorganisation sociale. Elles reconstruisent des microsociétés et des microcultures là où la «grande» société n'est plus en mesure de le faire. Elles créent une solidarité et des règles là où la société n'est plus capable d'en proposer. Bien sûr, ce ne sont pas tous les jeunes issus des milieux défavorisés et carencés qui tournent «mal». Ce qui est plus alarmant, ce sont les délinquants récidivistes, qui par leur récidive «alimentent» les gangs. Rappelons que ces délinquants récidivistes commencent plus jeunes, continuent plus longtemps et commettent un grand nombre de délits différents. Ils se distinguent du reste de la population par une enfance déshéritée, la misère de leur habitat et leur retard scolaire. Sur quatre enfants de 10 ans qualifiés de «difficiles» en classe, l'un d'eux deviendra un délinquant récidiviste à 16 ans.

Ce constat prouve que les futurs récidivistes subissent les répercussions de l'éducation reçue dès leur prime enfance.

Ces problèmes ont toutes les chances de se produire dans la pauvreté et la solitude des quartiers défavorisés. Il faut donc s'attendre à ce que les pays, et, en ce qui nous concerne, les quartiers ou les communautés qui comptent beaucoup d'enfants élevés dans des familles en difficulté et relativement pauvres enregistrent des taux de délinquance plus élevés.

Dans cette «société à deux vitesses», nous devons être conscients et convaincus que la délinquance et les gangs de rue ont des causes avant tout sociales. Nous devons tous nous employer à les combattre, si nous sommes soucieux de notre avenir.

Ces propos sont ceux du préfet de police de la ville de New York. Qu'ils puissent guider nos actions présentes et futures.

** Maurice Chalom - Conseiller aux relations avec la communauté SPCUM.*

public broadcasters like CBC, Radio-Canada, YTV, etc. - are there for only one reason: profit. And the bottom line is best served by shows that sell, which is not always in the children's best interest. For example, shows like **G. I. Joe**, which are used as marketing vehicles to sell merchandise, are cheap for broadcasters to obtain; broadcasters may even be paid to put these shows on the air. That's better for the bottom line, but it doesn't do much good for the children watching.

This situation is especially dangerous for children of ethnic minorities. Among public and specialty broadcasters, who are more stringently regulated, efforts have continued over the last ten years to avoid stereotyping and to present more minority actors and an overall better value in children's programming but private broadcasters have no such rules. Indeed, according to Dr. Caron, with the emergence of stations like YTV (youth television), private corporations have even suggested that social responsibility should be the domain of these new channels.

What, then, is to be done? The CRTC must decide whether or not children's programming should remain in the realm of private programming. If private broadcasters continue to present children's programs, they must recognize that youth television is not simply a matter of dollars and cents.

Television is not altogether negative. Used responsibly, it can be rewarding and enriching, as well as relaxing. Indeed, Dr. Caron is quick to note, those who work in children's television are usually more dedicated and eager to explore television's creative potential because they know that "that's not where the revenue is."

These people should be responsible for children's television. If private broadcasters continue to feed children nothing but "candy," it won't be long before the MTV generation suffers a collective stomache-ache.





Depuis 1950, la population mondiale a doublé pour atteindre plus de 5 milliards d'habitants. Les habitants des pays en voie de développement représentent à eux seuls plus des deux tiers de la population mondiale alors qu'ils ne possèdent que 20 % des richesses. Dans l'actuel contexte d'interdépendance des peuples et d'internationalisation des marchés, notre avenir à tous dépend de notre volonté d'unir nos efforts pour trouver des solutions nationales et internationales à des problèmes de dimension mondiale.

L'expérience canadienne en matière de coopération internationale est antérieure même à la confédération. L'excellent travail des coopérants canadiens a contribué de manière significative à la bonne réputation de notre pays en matière de développement et sert à tisser des liens avec des alliés potentiels dans les pays en voie de développement. Bien qu'on ait dans les dernières années beaucoup fait pour diffuser les besoins et les réalisations en matière de développement international, en règle générale les Canadiens ne comprennent pas suffisamment la nature intrinsèque du monde d'aujourd'hui et l'importance de prioriser le développement dans notre politique étrangère.

C'est pourquoi, profitant de la semaine du développement international, qui aura lieu du 6 au 12 février 1994, nous vous proposons en collaboration avec le Centre canadien d'étude et de coopération internationale (CECI), une institution d'envergure sur la scène québécoise, ces quelques textes, véritable fenêtre sur la problématique du développement.

PRÉSENCE CANADIENNE
ET QUÉBÉCOISE DANS LE TIERS MONDE

Par Robert Hazel

Le travail réalisé par les coopérants-volontaires d'organismes tels que le **Centre d'étude et de coopération internationale** (CECI, Montréal) témoigne très concrètement et très humainement de nos préoccupations collectives envers les peuples du tiers monde. Le CECI compte actuellement près de 175 coopérants-volontaires dans une vingtaine de pays d'Afrique, d'Amérique latine, des Caraïbes et d'Asie. Ces programmes sont financés par le gouvernement fédéral, plus précisément par l'ACDI.

Coopération volontaire et engagement social

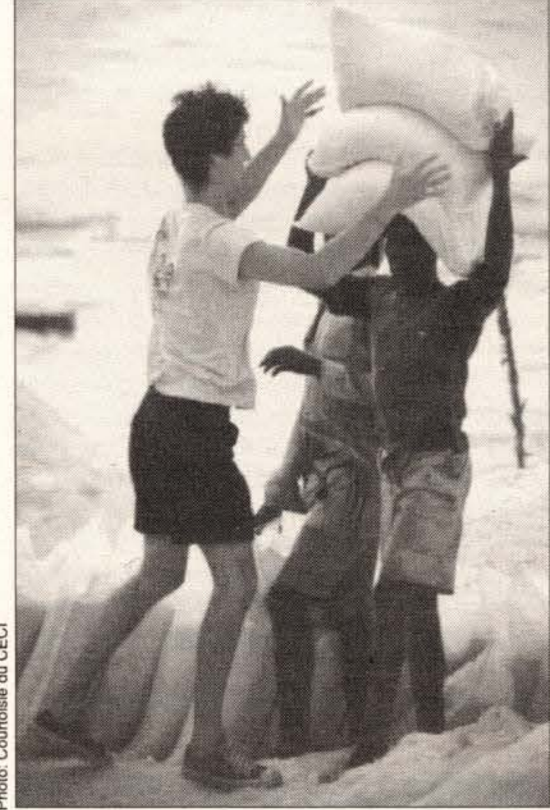
Les coopérants et coopérantes-volontaires accompagnent surtout des organisations paysannes et populaires dans leurs projets de développement socio-économique et de changement social.

Ces professionnels venant de divers horizons (organisations communautaires, milieux gouvernementaux et paragouvernementaux, milieux coopératifs, secteur privé) ont bien voulu consacrer deux années de leur vie professionnelle (parfois davantage) à la promotion des populations défavorisées du tiers monde. L'organisme qui les recrute, qui les prépare et qui les encadre sur le terrain (le CECI, par exemple) leur verse une allocation de séjour qui leur permet de vivre modestement, mais qui n'est nullement une rémunération. Une étude indépendante a évalué à 30 000 $ la valeur annuelle moyenne des services gracieusement offerts aux organisations du tiers monde par chaque coopérant-volontaire du CECI. Pour notre organisme, cela représente l'équivalent d'une collecte de quelque 5 millions $ dans le public.

Des services bien appréciés

Par leur nombre et par la qualité de leur présence, en l'occurrence une présence désintéressée et entièrement motivée par des valeurs de solidarité internationale (par opposition aux visées mercantilistes ou politiques que certains autres pays entretiennent à travers des programmes de coopération similaires), les coopérants-volontaires du CECI et des autres organismes canadiens comparables (CUSO, EUMC, Oxfam-OCSD, SUCO) ont contribué de manière tout à fait significative à l'excellente réputation dont jouit le Canada dans le Sud.

Malgré des difficultés d'adaptation qu'il n'est pas donné à tout un chacun de surmonter (conditions sanitaires, "choc culturel", etc.), on estime que quatre volontaires sur cinq donnent satisfaction, et qu'un volontaire sur cinq dépasse par son rendement les attentes de l'organisme d'envoi et du partenaire d'accueil. De tels ordres de grandeur indiquent que ces organismes ont une bonne maîtrise des mécanismes de sélection et d'encadrement des volontaires sur le terrain. Le CECI, pour sa part, reçoit régulièrement des témoignages de satisfaction quant au bon travail de ses coopérants.


Photo: Courtoisie du CECI

De bons ambassadeurs

Les volontaires représentent une forme de coopération que l'on peut qualifier de "populaire" dans la mesure où elle est proche des gens. Leurs activités professionnelles s'inscrivent communément dans des organisations qui proviennent de la base ou dans des structures qui appuyent soit des organisations représentatives des groupes défavorisés, soit de petits opérateurs économiques.

En dehors des heures de travail, leur mode de vie frugal les amène à cohabiter avec la population. Nombre d'entre eux sont basés dans des centres urbains secondaires, ce qui leur donne beaucoup de visibilité au plan local et régional. Aussi bien dans leur milieu de travail que dans leurs loisirs, ils sont continuellement appelés à parler du Canada et du Québec, et tout particulièrement de nos libertés civiles et de nos institutions démocratiques. Ce faisant, ils ne font que satisfaire à la curiosité que beaucoup de personnes du Sud manifestent envers notre société.

Dans certains pays du tiers monde, en l'absence d'une ambassade ou d'un consulat, le bureau de l'organisme d'envoi de volontaires est notre seule représentation plus ou moins officielle. C'est ainsi que les modestes bureaux du CECI en Équateur, aux îles Comores et en République de Guinée-Bissau sont considérés par beaucoup de nationaux comme des bureaux d'ambassade canadiens. Cela est apparemment dû au fait que les programmes de coopération volontaire de plusieurs pays (États-Unis, Pays-Bas, Japon, etc.) sont mis en oeuvre par des agences gouvernementales, contrairement à ce qui se passe chez nous.

D'autres bureaux du CECI ont beaucoup de visibilité à cause de l'excellente réputation de nos projets et coopérants. C'est le cas, notamment, de notre bureau de Kathmandou (Népal). Citons aussi le cas de notre bureau de Port-au-Prince qui, bien que réduit à sa plus simple expression pour des raisons de conjoncture politique, n'en constitue pas moins une forme de présence canadienne et québécoise auprès d'un peuple haïtien durement secoué par une crise malheureusement interminable.

Nouvelles coupures dans l'aide au développement ?

Dans des pays qui ne sont pas très étendus, tels que le Sénégal, la Bolivie ou le Cambodge, une quinzaine de volontaires qualifiés professionnellement, engagés socialement et mis à la disposition d'organisations locales crédibles, un petit bureau de coordination pour l'organisme d'envoi de volontaires, plus un ou deux véhicules de service et quelques financements complémentaires venant du public d'ici et affectés à des projets de développement bien choisis, voilà tout ce qu'il faut pour nous faire énormément d'amis. Or, dans l'actuel contexte d'interdépendance des peuples et d'internationalisation des marchés, il n'est assûrément pas contre-indiqué de se faire des alliés à travers le monde, y compris dans les pays en développement.

De nouvelles compressions dans les crédits alloués par l'ACDI à la coopération volontaire et à d'autres activités présentement en cours entraîneront fatalement des fermetures de quelques uns des programmes de coopération réalisés par le CECI, par Oxfam-OCSD, etc. dans plusieurs pays d'Afrique ou d'ailleurs qui comptent parmi les plus pauvres de la planète. Une ombre serait alors jetée sur l'image encore enviable, mais pâlissante, que le Canada et le Québec conservent sur la scène internationale. Nos gouvernements doivent en être parfaitement conscients. En cette **Semaine du développement international**, nous invitons, pour notre part, la société civile canadienne et québécoise à redoubler de vigilance.



LES NOUVEAUX ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL, UNE FAÇON DE JUSTIFIER LES COUPURES DANS L'AIDE AU TIERS-MONDE

Par François Pariseau

La vague de rationalisation des dépenses du gouvernement inclut les dépenses reliées à l'aide au développement. S' il y a diminution et coupures des services chez nous, les dépenses reliées à l'aide internationale devraient être largement touchées. Les nouvelles politiques de développement touchent principalement les structures internes des pays aidés, pouvant créer une forme d'ingérence, car ceux qui refusent de modifier leurs administrations se verront exclus des programmes de soutien. Placé dans le nouvel ordre mondial l'Afrique pourrait être la grande perdante.

Si les budgets accordés au développement international diminuent (en valeur constante), la demande, au contraire, augmente. Depuis la chute du mur de Berlin le nombre de pays ayant besoin d'être soutenus financièrement est en hausse. À la relation de développement et d'aide Nord-Sud est venu s'ajouter le dialogue Est-Ouest. Produisant des matières complémentaires à nos économies et plus menaçants en termes stratégiques que les pays du Sud, ces pays se retrouvent favorisés par l'aide internationale. Pourtant la situation qui subsiste en Afrique prend des proportions incroyables, un cauchemar sur lequel on ne peut plus fermer les yeux.

Croissance démographique plus grande que la hausse de la production agricole, niveau d'emploi qui stagne ou régresse, inflation, dettes extérieure et publique hors de contrôle, les structures des économies africaines s'écroulent, les investisseurs étrangers fuient. Si l'Afrique a connu une croissance économique importante entre les années 60 et 80, son poids dans l'économie mondiale a connu une forte baisse suite au choc pétrolier de 1973 et à la hausse des taux d'intérêts à la fin des années 70. Pour ne donner qu'un exemple les américains ont réduit leurs achats de produits africains de 22 milliards de dollars entre 1980 et 1988.

La réduction des exportations a largement handicapé la marge de manoeuvre des gouvernements africains. Alors que l'Amérique du Sud connaît une croissance économique régulière et que l'Asie est en pleine explosion productive, l'Afrique, elle, s'enlise. En 1984 un rapport de la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (CNUCED) identifiait les principaux problèmes du développement en Afrique et proposait un plan d'action touchant principalement les structures des pays les moins avancés. Restructuration de l'administration, contrôle des dépenses, diversification des productions agricoles, hausse de la productivité ne sont que des exemples d'actions proposés par la CNUCED, la Banque mondiale et le Fonds monétaire international.

Passant de la simple aide alimentaire à la réorganisation des structures de gestion, les politiques de développement des pays industrialisés, influencés par les rapports des institutions internationales, comportent certains dangers. Les compressions budgétaires et les restructurations demandées par les pays donateurs peuvent être risquées si l'aide n'est pas suffisante ou maintenue pour une période de temps suffisante. Par exemple la Côte-d'Ivoire en quelques années (1980-85) de remaniement des structures a vu son déficit non seulement se réduire mais se transformer en surplus; par contre les investissements ont chuté de 50% et le nombre d'emplois a diminué du tiers. Pour une jeune démocratie, de telles politiques comportent des risques évidents de crises politiques pouvant entraîner des soulèvements majeurs.

Chez ***Amnesty International***, on prétend que la nouvelle approche privilégiée par les gouvernements constitue une façon pour ces derniers de justifier les réductions des budgets destinés au développement. Les critères d'éligibilité se font de plus en plus exigeants: d'un côté on demande au pays d'adopter une attitude plus démocratique et d'assainir son système de gestion, de l'autre on pratique la politique de la carotte et du bâton. Finie l'aide internationale pour les didacteurs, les régimes totalitaires et les pays en guerre mais aussi danger pour les jeunes démocraties défavorisées et abandon des populations victimes de la tyrannie. Le problème du développement se pose de plus en plus évidemment en terme d'intérêt et non d'aide.

«Un certain jeudi au Paraguay...»

Par Gaétan Renaud

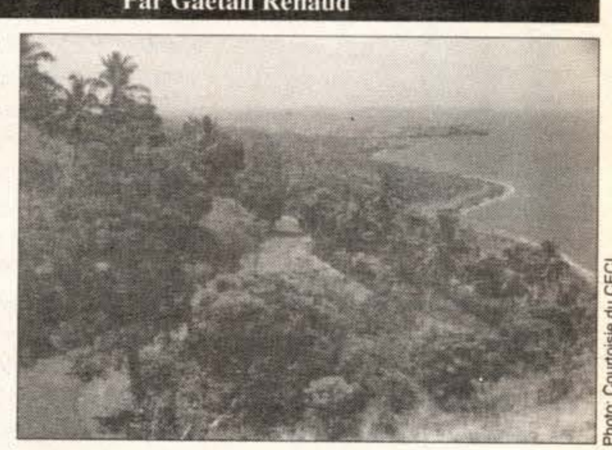


Photo: Courtoisie du CECI

Ici le rythme de vie est très différent du nôtre. Lever avec le soleil, et coucher pratiquement avec le soleil. Les choses se font tout doucement sans se presser. La journée commence avec le mate. La yerba mate est un savant mélange d'herbes de toutes sortes. Il s'en vend toute préparée, mais à la campagne chaque famille la prépare à sa façon. Même à Asuncion, il est possible d'acheter herbes et racines dans la rue pour préparer le breuvage selon les besoins du moment. Herbes pour le foie, pour l'estomac, pour le coeur et pour toutes sortes d'autres soins sont mêlés à la yerba mate, ou simplement des herbes aromatiques pour parfumer de façon différente. Le matin et le soir le breuvage se prend avec de l'eau bouillante, c'est le mate; en été, le reste de la journée, on le prend avec de l'eau froide et de la glace quand c'est possible; c'est le terere (prononcer tértéré). À la campagne on prend le terere le jour, même quand il fait froid. Ailleurs, en hiver, c'est le mate toute la journée.

Prendre le mate ou le terere est un rituel. Le terere se boit dans un récipient spécial appelé guampa et on le boit avec la bombilla. La guampa peut être très simple, en corne de vache, en bois ou en métal blanc; mais il y en a qui valent une fortune. J'en ai vu en argent sculpté. La bombilla est une sorte de paille spéciale, avec une base comme une cuillère à trois dimensions remplie de trous. Tous utilisent le même récipient et boivent à tour de rôle. Le plus jeune ou l'hôte sert l'eau avant de repasser la guampa au suivant. Le mate du matin est un moment d'intimité dans la famille. Le mate se prend dans le matero avec une bombilla plus petite si on le préfère.

À neuf heures du matin, tout le Paraguay s'arrête pour déjeuner et prendre le terere. On ne prend jamais le terere sur un estomac vide, cela énerve. L'après-midi c'est la même chose, on arrête aussi pour prendre le terere. Souvent, même si ce n'est pas l'heure, on va nous offrir le terere en visite chez quelqu'un...

Extrait du journal de voyage d'un groupe de huit jeunes, partis au Paraguay en mai 93 pour deux mois. Ils étaient tous des participants du Programme d'Initiatives Jeunesse (PIJ), du Centre canadien d'étude et de coopération internationale avec l'appui de la Congrégation du Saint-Esprit. Ce journal a été rédigé par M. Gaétan Renaud en janvier 1994.

Sénégalaisement... Les «Suwer»

Par Michèle Strobel

Photo: Courtoisie du CECI

En Afrique noire, il n'existe pas vraiment de tradition picturale telle qu'on la conçoit en Occident, mais de nombreux «signes» colorés, enseignes, images saintes, portraits, ponctuent la vie africaine, sans compter les traditionnelles peintures corporelles, les étoffes teintes ou les scènes de genres qui décorent les cars de brousse.

«Les peintures sous verre, elles semblent bien spécifiques au Sénégal. Communément appelés «Fixés» (la désignation «sous verre» partiellement incorrecte, est courante au Sénégal et a donné naissance au terme wolof «suwer»), elles sont souvent exposées à la vente à même le trottoir... Le procédé technique est simple, il consiste à peindre sur une plaque de verre dont les dimensions moyennes sont de quarante à soixante centimètres. La face non peinte, lisse, laisse apparaître le tableau sous l'épaisseur de la vitre. Le verre est en même temps le support et, ce que révèle l'image. La face peinte, elle, est protégée par une feuille de papier ou de carton. Le fixé a été en quelque sorte la première expression de l'imagerie au temps où la photographie, rare et coûteuse, n'offrait pas encore les avantages d'une large diffusion».



Photo: Courtoisie du CECI

BURUNDI: Des coopérants pris dans la tourmente



Je suis arrivé au Burundi en Afrique Centrale avec mon épouse et ma fille au mois de février 1993. C'est un pays où régnait avant l'indépendance (1962) une harmonie relative entre la majorité hutu et la minorité tutsi (politiquement influente). Sous dictature militaire depuis 1966 et ayant vécu plusieurs épisodes de violence interethnique (1965, 1972, 1988), ce pays essentiellement rural et fortement christianisé venait de s'engager sur la voie de la démocratisation à l'initiative d'un président militaire et sous la pression des organisations internationales.

Dès les premières semaines de notre installation, nous avons été plongés dans un contexte de confrontation politique et interethnique. Des élections présidentielles et législatives étaient prévues pour le premier et le 29 juin, et la campagne électorale devait débuter le 2 mai.

L'avant-coup d'état

Dès février-mars, les messages à teneur fortement électoraliste commencent à inonder l'espace médiatique.

L'ex-parti unique misant sur une campagne de diabolisation de l'opposition, tous les fantômes qui hantent les esprits des Burundais refont surface. Quant à elle, cette opposition ne cache pas qu'elle entend renouveler l'élite dirigeante et remettre en cause certains privilèges, en particulier ceux des militaires.

Malgré le calme qui caractérise le scrutin, on sent que quelque chose ne va pas. Je suis alors en mission de travail à Montréal tandis que mon épouse et ma fille demeurent à Bujumbura. Nous maintenons un contact continu.

Vu la victoire convaincante de l'opposition aux présidentielles puis aux législatives, l'atmosphère se tend davantage. Des gens commencent à paniquer et, dans la nuit du 2 au 3 juillet, l'armée prend le contrôle du pays pendant quelques heures. Le coup rate, une bonne partie de l'armée n'ayant pas suivi le mouvement. Mais des rumeurs d'une nouvelle tentative de coup parcourent les rues.

Le coup

Des incidents de plus en plus violents reliés aux revendications foncières des réfugiés politiques qui retournent massivement dans le pays font craindre le pire. Les rumeurs se propagent si souvent qu'on finit par banaliser toute nouvelle possibilité de coup d'Etat.

Selon plusieurs témoignages de membres du gouvernement, le nouveau président aurait été prévenu qu'une autre tentative de coup d'État aurait lieu dans la nuit du 20 au 21 octobre. Mais il s'en remet à l'armée, ce qui cette fois lui coûtera la vie ainsi qu'à trois de ses proches collaborateurs.

Je suis en mission, cette fois à Madagascar et ma famille, toujours à Bujumbura.

La prise du palais présidentiel fut relativement courte. Le Président de la République sera assassiné par les militaires qui devaient assurer sa sécurité, le matin du 21 octobre. Le coup échoue puisqu'une partie de l'armée demeure loyale au gouvernement élu.

L'après-coup

Dès les premières heures du matin du 21 octobre, les rumeurs de massacre de la majorité hutu de la population par l'armée majoritairement tutsi se répandent, déclenchant aussitôt des massacres interethniques surtout dans le centre et dans le nord du pays. En quelques jours, des milliers de personnes, femmes, hommes, enfants et vieillards sont tués sauvagement. De leur côté, certains éléments de l'armée, accourus comme pacificateurs, tirent sur tout ce qui bouge et c'est l'hécatombe.

À partir d'Antananarivo, la capitale malgache, j'essaie de suivre l'évolution. Toutes les communications avec Bujumbura sont évidemment coupées, les frontières et l'aéroport fermés. Je n'arrive à rentrer au pays que le 30 octobre 1993. Tous les coopérants avaient été rapatriés à la capitale où régnait un calme relatif.

Ma famille, les coopérants et le personnel du CECI vont bien, mais tout le monde est démoralisé et fatigué. Dans ce pays en état de choc, la paranoïa collective remplace la raison. Tout le monde a peur de tout le monde.

Cette atmosphère de suspicion se nourrit chaque jour des nouvelles qui parviennent dans la capitale. Il est chaque fois question de cortèges de morts et de disparus. La mort appelle à la vengeance, la folie meurtrière des premiers jours fait place au crime prémédité et organisé. Plus personne ne peut proclamer sa neutralité, car tous se voient attribuer une étiquette ethnique, géographique, politique ou autre.

Suit une paralysie générale des activités sur une bonne partie du territoire national. Les rumeurs de coup d'État et d'attaques de la capitale par les populations ne rassurent personne et l'on essaie de parer au pire. Les vents de panique sont réguliers. Les secours d'urgence fonctionnent difficilement, car on n'ose pas envoyer un seul Burundais de la capitale dans l'intérieur du pays et l'on manque de «Blancs» pour combler tous les

CHILD LABOUR:

By Robin Suri

CONSPIRACY OF SILENCE

"Child labour has been virtually abolished in industrialized countries. Universal primary education has been fully achieved and secondary-level education nearly so in these countries. Although there is concern about the reappearance of traditional and new forms of child labour in these countries, the magnitude of the problem is certainly much less and possibilities for effective action much greater than in other regions of the world."

Assefa Bequele, International Labour Organization: August 1990.

The challenge is massive. There are between 60 and 100 million children around the world who live on the streets. According to the International Labour Organization (IOL), in 1986, approximately 88 million children between the ages of 11 and 15 served in the world's work force. In the late 1970's, the same organization reported that some 55 million children under the age of 15 were working. In 1992, as many as 25 percent of all children of similar age were estimated to be working. Many are employed illegally or in dangerous conditions, while others grow up without education, condemned to life-long poverty.

Statistics on the total number of working children are difficult to obtain because most of these children are unpaid family workers, are in the informal sector, or are working illegally—invisible to collectors of labour force statistics. Even in the developed world, homeless people are missed when census data is collected. Street children and working children usually have no registration papers, birth certificates, or any other forms of identification, which prevent many from gaining access to publicly funded health care and schooling. As one government official reported, "For all intents and purposes, these street children do not exist. They are non-people."

"The total number of working children is certainly in the hundreds of millions," says Michel Hansenne, ILO Director General. "And although the condition of child workers has worsened dramatically in recent years, and their number has certainly increased in many countries, few have yet developed comprehensive plans to deal with this serious and difficult problem."

There are many dangers that working children face. Millions are recruited, trained, and encouraged by adults to participate in criminal activities, including drug running, child pornography, prostitution, theft, and burglary. Children labouring in brickyards, quarries and matchmaking, who often start to work before they are 10 years old, suffer injury and deformity due to excessive strain and hazardous conditions. According to labour standards in many countries, work in these kinds of activities is prohibited - not simply for young children but even for those in their mid-teens. The involvement of children at a very early age in work considered dangerous even for older workers is also confirmed in ILO studies on Colombia, India, Peru, and the Philippines.

Among the most vulnerable and exploited children are those youth working as household domestic servants. The majority of such servants are girls, frequently pre-adolescents, who are utterly dependent upon their employers. Many of these young domestic servants live in enforced isolation with little or no contact with children their own age. Clinical observers have noted the profound stunting of the psychological growth of such children. Others are subjected to sexual abuse by their employers or forced into prostitution, many becoming infected with the HIV virus through numerous sexual contacts.

Human rights groups say at least 400 000 children are similarly at risk in Nepal and India alone. The estimated number of child prostitutes in Thailand is 800 000 girls and boys of all ages. With HIV infection estimated at 300 000 carriers in 1991, and health officials projecting that there will be 1.5 million by 1995, we are literally talking about a **killing** crisis.

"Child labour is a human rights question. It is unacceptable that more than a

besoins.

Depuis le début des hostilités dans les campagnes, beaucoup de secteurs sont restés inaccessibles et le pays est toujours jonché de cadavres qu'on ne peut ou n'ose enterrer. On a dû organiser des brigades de coopérants pour disposer des corps abandonnés sur les collines. Plusieurs de nos confrères et consoeurs ont dû quitter le pays, en état de choc.

La coopération internationale interpellée

Même si beaucoup d'expatriés ont accompli un travail extraordinaire dans ce contexte de violence extrême, la coopération internationale n'avait pas été épargnée par la psychose de la guerre et le découragement avait gagné la majorité des intervenants. Dès mon retour à Bujumbura, j'ai eu à lutter contre la démoralisation des responsables d'autres ONG et des coopérations bilatérales.

Très vite, nous nous sommes remis à rétablir les contacts et à organiser des rencontres, d'une part, dans le but de nous concerter pour répondre aux besoins sanitaires et alimentaires d'urgence et, d'autre part, afin d'évaluer la situation de nos programmes de coopération et de déterminer s'il fallait revoir les axes d'intervention de nos programmations respectives.

Du côté des ONG, nous avons formé une table de concertation regroupant des organismes de près d'une dizaine de pays: le CECI (Canada), Action Aid (Angleterre), l'AFVP (France), les Volontaires de la Paix (États-Unis), le PREFED-LDGL (Burundi-Rwanda-Zaïre), Handicap International (France), le DVV (Allemagne) et quelques autres. Les rencontres ont été fréquentes.


Photo: Courtoisie du CECI

D'autres comités ont été mis sur pied dans le but de répondre aux besoins d'urgence de façon efficace. Ces efforts ont été essentiellement coordonnés par les Nations-Unies en collaboration avec la Croix-Rouge burundaise et les ONG nationales et internationales. Plusieurs sous-comités nous permettent actuellement de couvrir l'essentiel du territoire burundais. Le CECI a récemment affecté une coopérante-volontaire à plein temps auprès du sous-comité alimentaire de Bujumbura. Par ailleurs, des mécanismes de mise à jour de l'information ont été créés dans le but de sensibiliser le gouvernement canadien et le public aux besoins urgents de la population burundaise.

Perspectives de cohabitation

La réconciliation nationale et la reconstruction du pays sont devenues prioritaires et les rencontres entre les membres du gouvernement, les responsables de l'armée et l'opposition se sont multipliées.

Le climat de méfiance et de confrontation qui caractérisaient les premières rencontres s'est rapidement dissipé face à l'ampleur de la tâche à mener et grâce aussi à la pression de la population excédée par l'inaction de ses dirigeants.

Les compromis remplacent les affrontements et après l'acceptation d'une présence des forces de l'OUA, composée majoritairement de civils, il va falloir arriver à un accord sur les modalités du choix d'un nouveau président pour la République du Burundi.

Mais d'abord, il faudra s'atteler à panser les plaies dans la population, même si l'on tient compte du fait que les massacres ont surtout eu lieu dans une vingtaine de communes et que ce n'est certes pas la majorité de la population qui y a participé.

Un travail énorme reste encore à faire pour arriver à créer une atmosphère d'harmonie et de compréhension relatives permettant aux deux principales composantes de la nation burundaise de vivre en paix ensemble.

Si les politiciens burundais ont jusqu'ici évité de s'attaquer de front aux problèmes de cohabitation entre Tutsi et Hutu, dans la situation présente, seule la vérité devra être acceptée.

Bujumbura, Burundi
3 janvier 1994

Biographie

Originaire du sud de l'Espagne et arrivé au Canada en 1969, José Montabes fait ses études en sciences de l'éducation à l'Université Laval et obtient un diplôme en coopération internationale. Depuis 1980, il s'est joint au Centre canadien d'Étude et de Coopération Internationale (CECI) en 1986 en tant que directeur de la formation. José est directeur régional du CECI pour la région des Grands-Lacs (Zaïre-Burundi-Rwanda) depuis janvier 1993, après avoir travaillé trois ans et demi en Guinée-Conakry. Il est accompagné par son épouse Rachel Bruneau, conseillère en gestion pour le CECI, et par la plus jeune de ses filles, Maria Christina, 7 ans.

---

hundred million children are working, that so many children are denied their basic rights," Hansenne said. "Child labour is the single most important source of child abuse and child exploitation in the world."

Agriculture is still a source for most of the child workers in the world, but by early next century, more children will likely be involved in the urban informal sector. This is the fastest growing area of child labour, fed in no small part by the global rural to urban migration and by the breakdown of production into more decentralized units.

"There is a conspiracy of silence in the developing world on child labour encompassing children, their parents, employers and even governments," Hansenne says. "But many governments, such as Brazil, Peru, Egypt, India, Pakistan, Kenya, the Philippines, and Thailand are now actively seeking ILO advice and assistance in dealing with the problem."

Hansenne also points out: "It is simply wrong to say that developing nations require child labour. As many cases prove, it is education that is important. No country is too poor that it cannot provide education - several countries have in fact proved it is possible."

The ILO survey shows that the number of employed children is rising in many developing countries. The greatest number of working children live in Asia, where children account for up to 11 percent of the total labour force in some countries.

In Africa, 20 percent of children are forced to work in some nations. In Nigeria, for example, an estimated 12 million children work.

In Latin America, up to 26 percent of the children in some countries are forced to work, more of them in cities than in either Asia or Africa, because it is the most urbanized region in the developing world. Brazil has the greatest number of children in the Latin American workforce, about seven million, according to a government survey which showed that 18 percent of all Brazilian children between the ages of 10 and 14 are economically active. A similar proportion of Mexican children between the ages of 12 and 14 are also working.

Child labour is also a problem in the developed world. Italy and Spain probably have the highest numbers of child workers in Western Europe - an estimated 100 000 in Spain, most of them labouring on family farms. A British survey in 1985 showed that 40 percent of children questioned said they were working, often illegally, doing agricultural labour - particularly among immigrant families, although many children also work in fast food restaurants or in garment factories. A 1990 study by the General Accounting office showed a 250 percent increase in child labour law violations between 1983 and 1990.

The ILO defines "child labour" much differently from the usual work that most children legitimately engage in, such as helping around the house. That type of work helps build responsibility, as well as helping the families. "Child labour" is defined by children being exploited, overworked, or deprived of their rights to health and education - or just deprived of their childhood.

Poverty is the most significant cause of child labour, but it is not the only one. Many children work because there is little else to do - schools are unavailable, inadequate, or too expensive. Another injustice of child labour is that many working children earn little or nothing because they are helping their parents or are in bonded work. Other children receive payment only in kind, especially those employed in restaurants or in domestic service.

Even those employed as wage labourers receive only pitifully poor pay in relation to adult workers. This is a prime reason for the employment of children - they can be hired for such tasks at far lower rates than adults - but as low as their wages are, children can still bring in a large part of a family's income in the developing world. Working children in Brazil, for example, earn on average only one-third of the minimum wage, but 20 percent of all children aged between 15 and 17 contribute approximately one-third to the family income.

Children who work on the streets tend to be better paid. Child street hawkers in Nigeria, for example, earn more than adults on the streets. In the Brazilian city of Recife, the municipal government found that children could make up to three times the minimum wage by begging or by selling fruit at busy intersections.

Prostitution constitutes another of the highly paid "jobs" for children, even though they often sell themselves for very small sums.

The ILO has combined its recommendations for the ages at which children should begin working, or even whether they should work at all, into a Minimum Age Convention, which it urges all member nations to adopt. Forty nations have ratified the United Nations Convention on the Rights of the Child, adopted in 1989, although some economically advanced countries, such as the United States, have not yet done so. Article 2 requires every member nation ratifying the Convention to specify a minimum age for admission to "employment or work." The term "employment or work" was specifically chosen in order to cover all economic activity, regardless of the formal employment status of the person concerned.

Continued on page 22





ARTS VISUELS

LES ARMES À FEU MINIATURES DE DAVID KUCER

Les armes à feu de David Kucer sont des réalisations uniques et exceptionnelles de maîtrise technique et esthétique qui ne cessent d'impressionner le spectateur néophyte autant que le connaisseur averti. Jusqu'au 4 avril 1994, au Musée David M. Stewart Le Vieux Fort Ile Ste-Hélène. Tél: 861-6701

NICOLE FOREMAN

Nicole Foreman a la passion des fleurs, elle exposera jusqu'au 20 février à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval. Tél: 662-4440.



SUSAN FOWLER

Susan Fowler exposera ses oeuvres tridimensionnelles à la Galerie Mc Clure du 10 février au 5 mars 94.

DUANE HANSON

Une trentaine de sculptures hyperréalistes par l'artiste pop Duane Hanson, illustrent de façon provocante et significative l'envers du rêve américain. Jusqu'au 1er mai 94 au Musée des Beaux-Arts de Mtl. Tél: 285-2000.

INSTALLATION

Josée Bernard expose du 10 février au 13 mars 94 à la Galerie Verticale. Tél: 628-8684.

LES JOUETS ET LA TRADITION MODERNISTE

Cette exposition présente des jouets d'architecture qui ont reflété les idées stimulantes et constamment renouvelées de l'architecture moderniste, depuis l'introduction de nouveaux matériaux tout en suggérant de quelle manière les jouets ont pu influencer à leur tour la conception architecturale. Des séances de jeu seront offertes tout au long de l'exposition pour les enfants de 3 à 12 ans accompagnés de leurs parents. Jusqu' au 1er mai 94 au CCA. Tél: 939-7026.

RUTH LIBERMANN ET ALLAN SWITZER

R. Libermann et A. Switzer exposeront leurs oeuvres sur l'identité juive à la Galerie Articule jusqu'au 13 février. Tél: 842-9686.

LES PIERRES QUI PARLENT

Une exposition photographique de Edward Hillel du 18 fév. au 21 mars au Centre interculturel Strathearn. Tél: 872-9808.

EXHIBITION PHOTOGRAPHIQUE

Street Exposure regroupe des photos de trois jeunes photographes P. Dalpé, W Stephens et V. Dilio exposant leurs points de vue sur les aspects politique et ludique des événements gais et lesbiens. À l'Espace GL 1355 Ste Catherine E. Jusqu'au 26 février. Tél: 528-8424.

DANS LE CADRE DU MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS...

LES SIRANDANES, À LA DÉCOUVERTE DES ÎLES CRÉOLES...

Vues d'Afrique présente l'exposition Sirandanes de Philippe Lavalette du 2 au 20 février à la maison de la culture du Plateau Mont-Royal. Les sirandanes sont des devinettes traditionnelles des îles créoles de l'océan Indien. Cette exposition est une invitation au voyage au cours duquel le public prend une part active au jeu, en essayant de découvrir les réponses aux devinettes cachées dans les tableaux de vingt artistes des îles de l'océan indien. Jusqu'au 20 fév.

À cette exposition s'ajoutent *COUPLE MIXTE* photographies de Pierre d'Amours et *OEUVRES FAÇONNÉES* de Maurice Lwambwa Tshany.

LE BESTIAIRE DES TIPAWOL

La maison de la culture de Côte-des-Neiges présente la première exposition de Philippe Lavalette: Le bestiaire des Tipawol avec la même formule interactive de proverbes et dictons de «petites paroles» créoles, mis en image par les grands maîtres de la peinture haïtienne.

L'AFRIQUE EN TÊTE!

La maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce présentera l'exposition: L'Afrique en tête! Braids, beads and African extensions. Vous trouverez un parallèle entre les instruments de musique traditionnels et les autres ainsi qu'un volet sur la coiffure africaine. Jusqu'au 27 février

EXPOSITION SUR L'HISTOIRE DES NOIRS À MONTRÉAL

Réalisée par le Centre d'étude des Noirs, cette exposition de l'artiste Richard Horne est complétée par une sélection d'oeuvre des divers artistes de la communauté noire de Montréal, jusqu'au 27 février au 1968 de Maisonneuve.



CINÉMA

C'ÉTAIT LE 12 DU 12 ET CHILI AVAIT LES BLUES

Ce long métrage écrit par José Fréchette et réalisé par Charles Binamé débutait son tournage en octobre dernier. Chili (Lucie Laurier), jeune collégienne à l'âme tourmentée rencontre un vendeur de balayeuses Pierre-Paul (Roy Dupuis). Il croit la sauver d'une tentative de suicide. Ils se parlent, se poursuivent, se touchent et finissent par s'aimer. Deux êtres en manque d'amour, qui se parleront de leur désarroi, de leurs blessures d'enfance, de leur peur du futur. Chili rencontrera avec Pierre-Paul l'amour et l'apaisement de ses tourments d'adolescente. Une rencontre éphémère qui restera le plus beau souvenir d'adolescence de la jeune fille. La sortie est prévue au printemps prochain.

MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS

Cinéma libre présentera le tout dernier film de Jean-Daniel Laffond «**Tropique Nord**». Ce film pose la question suivante: comment être noir et québécois dans une société qui se cherche une identité. À voir en tournée



dans les maisons de la culture dans le cadre du mois de l'histoire des Noirs. Info: 849-7888.

L'**ONF** présente du 15 au 27 février divers films sur la présence des Noir au Canada. Info: 496-6895

FILMS SUR L'AFRIQUE

La table de concertation des organismes africains du Québec présente une ciné-conférence le samedi 26 février à 14 heures au Centre Afrika, 1644, rue St-Hubert. 278-2910

CINÉMA QUÉBÉCOIS

Le douzième rendez-vous du cinéma québécois prendra d'assaut les écrans de la cinémathèque québécoise et du cinéma ONF du 3 au 12 fév. prochain. En tout plus de 81 films, 36 oeuvres vidéos et 7 téléfilms seront au programme. Un hommage posthume sera rendu au cinéaste Francis Mankiewicz.

DEUX ACTRICES

Le quatrième long métrage de Micheline Lanctôt met en vedette Pascale Bussières et Pascale Paroissien dans le rôle de deux femmes actrices qui explorent leur personnage. Un film très intéressant. À l'affiche du Nouvel Élysée dès le 4 fév.

BECAUSE WHY

Superbe film sur la solitude urbaine. «Because Why» est le premier long métrage d' Arto Paragamian, un jeune montréalais d'origine arménienne diplômé de l'Université Concordia. Ce jeune cinéaste se veut l'un des meilleurs espoirs du cinéma québécois. Info: 849-FILM.

AU CINÉMA ONF

Rendez-vous du cinéma québécois à 19h30 et 21h30 du 4 au 12 fév. *Black history month* du 15 au 20 fév. à 18h30 et à 20h30 jusqu'au 27. *L'Empire des lumières* et *Sur le dos de la grande baleine* du 15 au 20 fév. à 20h30. *Le beau plaisir* (court-métrage) et *Cornouailles* à 18h30 du 22 au 27 fév. *Manufacturing Consent: Noam Chomsky and the media* (v.o.) suivi d'un débat: Pour ou contre?

MOUVEMENTS DU DÉSIR

Mouvements du désir est un long métrage écrit et réalisé par Léa Pool. Ce film traque le moment fugitif de l'amour naissant. Dans un train qui traverse le Canada, Catherine, accompagnée de sa fille Charlotte fait la connaissance de Vincent. C'est d'abord à travers leurs rêves et leurs fantasmes qu'a lieu la rencontre... Le film met en vedette Valérie Kaprisky, Jean-François Pichette, Jolianne L'Allier-Matteau, Mathew Mackay... À l'affiche dès le 4 fév. au Cinéplex Odéon.



DANSE

À L'AGORA DE LA DANSE

How are you Mrs Brown? Un superbe solo tragi-comique à la frontière du mime, du théâtre et de la danse. Du 8 au 13 février

Les trous du ciel. À l'heure de la pollution, du sida et de la peur de l'avenir, Marie Chouinard sous une nuit étoilée, célèbre le corps et la vie dans une oeuvre poétique et vocale qui met en scène une tribu imaginaire. Du 16 au 18 puis du 22 au 24 février Tél: 525-1500.

DIGITA

Digita est une nouvelle création chorégraphique de Martine O'Leary. Inspirée du périple de Dian Fossey, assassinée en Afrique pour avoir lutté pour la survie des gorilles de montagne. Martine confronte ici l'aspect «civilisé» et l'aspect «animal» de l'être humain. Jusqu'au 6 février au Théâtre du Maurier, Monument National 1182 Boul. St-Laurent. Tél: 872-2224

JEAN-PIERRE PERREAULT

Le chorégraphe Jean-Pierre Perreault présente *Installation chorégraphique I - l'instinct* composée de huit danseurs évoluant en couple à l'intérieur de cycles d'une durée approximative de quatre heures dans un espace vivant conçu par lui. Cette création entretient certains liens avec l'exposition de Robert Doisneau, qui se tient au même moment au Musée. Jusqu'au 13 fév. au Musée d'Art Contemporain de Montréal. Renseignements 847-6212

TANGENTE

Tangente présente en février Sonya Delwaide avec «Modèle» et Bill Young avec «2's» le 13 du mois. D'autres noms comme Zab Maboungou, Isabelle Poirier etc seront à l'affiche. Tél: 525-1500

LA TANGUERIA

Des vendredis et samedis soir au rythme tango et salsa de 21h à 3h à 4$ au 5390 Boul. St-Laurent. Tél: 495-8645.



MUSIQUE

MUSÉE DU PIANO
Vous pouvez voir des Steinway 1874, Erard 1893, Bechstein 1902, Erard 1912, Broadwood 1920, Bosendorfer 1972 au Musée privé du Piano, ouvert au public sur rendez-vous, entrée libre. Tél: 932-6875
JAZZ
Saison Jazz Montréal présente une série de concerts jazz de septembre à mai les mercredis soirs au Gesù. Le 7 février 94 à 20h, la salle Gesù accueillera Vic Vogel.
JEUDIS DE MUSIQUE
10 février «**Sons et perversions**» de Diane Labrosse
17 février: «**Candide**» théâtre instrumental pour pieds, mains et bouches de Danielle Palardy Roger.
24 février: «**Double-Sens**» improvisations entre musique et danse avec un support vidéo de Joane Hétu et Danielle P. Roger.
À la Maison de la Culture Plateau-Mont-Royal. Tél: 842-7479.
HARPE... ET SÉRÉNADE
Pour la saison 1994, l'orchestre symphonique de Laval présente *Haendel* : Concerto grosso et Concerto pour harpe *Debussy* : Danses sacrée et profane et *Suk* : Sérénade. à la Maison des Arts de Laval à 20h00 le 16 février. Renseignements au 662-7222. Abonnez-vous et économisez sur le prix régulier.



THÉATRE

LE JARDIN DES DÉLICES
La compagnie musicale La Nef, spécialisée dans les musiques anciennes présentera à la maison de la culture Frontenac, du 16 au 20 février une nouvelle création



inspirée du tryptique du peintre Jheronimus Bosch, Le jardin des délices. Cette création , tout comme les précédentes de ce groupe talentueux intègre la dimension théâtrale à un mélange de musiques originaires de France, Espagne, grèce et Turquie. La bande donore est disponible sur CD.
L'HISTOIRE INACHEVÉE
L'histoire inachevée de **Khaldoun Imam** est le premier texte dramatique de ce Québécois d'origine syrienne à être créé professionnellement. Dans un logement de Montréal au début des années soixante-dix, trois membres d'une famille sont déchirés entre un passé millénaire et un environnement nouveau et séduisant. Confrontés à la réalité de cette terre d'accueil et de promesses, poussés à la limite de leur résistance morale par une situation toujours précaire, ils se cogneront trop violemment les uns aux autres pour ne pas se blesser irrémédiablement... À l'Espace Go 5066 rue Clark jusqu'au 12 février. Tél: 271-5381 ou au 790-1245.
PASSAGES NUAGEUX
Passages Nuageux illustre d'une manière surprenante et audacieuse le passage de l'adolescence au monde adulte. C'est une initiation, celle de l'adolescente qui découvre les aspects les plus ombragés du monde adulte. Passages nuageux célèbre aussi la victoire de l'art sur le réel. En écrivant et en tournant son scénario, Julie dissipe les nuages noirs de son adolescence. Le 12 février à 20h à la Maison Théâtre 255 rue Ontario E. Métro Berri.
MEASURE FOR MEASURE
Le chaos éclate à Vienne lorsque le Duc vit une crise existentielle et désigne un député autoritaire. Cette comédie noire explore le malaise spirituel d'une société obsédée par les plaisirs du corps. Au Centre interculturel Strathearn du 5 au 28 février. Tél: 987-1774
LA PESTE DU SIÈCLE
Pièce de théâtre d'Éternel Victor qui décrit la tragédie d'une communauté face à la terrible maladie qu'est le SIDA. Une réalisation de l'Alliance théâtrale des jeunes Haïtiens. 376-1581
POUR FILLES DE COULEUR...
Cette pièce scrute l'univers de sept femmes aussi différentes les unes des autres que les couleurs de l'arc-en-ciel dont elles portent le nom. Mais elles cherchent toutes, à travers l'amitié et l'amour, parfois la violence ou même la prostitution, à charmer les secrets de leurs âmes, pour atteindre le bonheur et la liberté.Du 3 au 19 février 1994 au restaurant-théâtre La Licorne. 523-2246
FREE ANGELA
Mise en lecture d'une pièce en français sur la vie de l'activiste et militante noire Angela Davis. Organisée par le McGill University Players Theater. 398-4547

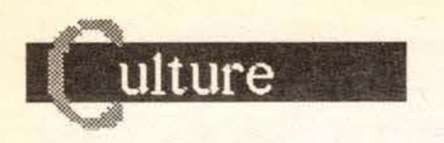


CONFÉRENCE

À L'HEURE DU NOUVEAU PLURALISME RELIGIEUX
Foi et guérison: des médecins du ciel? par Serge Gauthier. Divers groupes religieux anciens et nouveaux insistent sur le lien entre la foi et la possibilité de guérison. Qui sont «ces médecins du ciel» qui prétendent apporter le soulagement des maladies? S. Gauthier a rédigé un mémoire de maîtrise en ethnologie historique sur une famille de guérisseurs... Le 9 février à 19h30.
Mystérieuse Soka Gakkal par Jacques Langlais. Le Soka Gakkal est un groupe bouddhiste japonais qui s'implante de plus en plus en Amérique du Nord. S'agit-il d'une nouvelle vision de la vénérable tradition bouddhique? Le 23 fév. à 19h30 au Centre 7400 salle 147, 7400 boul. St-Laurent. 5$ l'entrée.
MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS
RECOLLECTION OF THE PAST
Une conférence organisée par le Conseil des personnes âgées de la communauté noire de Montréal sur l'histoire et la tradition orale. Le jeudi 10 février à 18h. Eglise Union United, 3007 Delisle. 935-4951
EXP'ÉRIENCE DES FEMMES AFRICAINES AU NORD ET AU SUD. Table ronde organisée par Solidarité Femmes Africaines le 18 février à 18h30. 843-7894

EXCURSION

NOUVEAU SENTIER DE MOTONEIGE
Une nouvelle piste de motoneige de 125 kms relie maintenant Lac-Beauport, la Côte-de-Beaupré, le Mont Ste-Anne et l'Étape dans la Réserve faunique des Laurentides. Jusqu'au 27 mars, plus de 20 chalets seront disponibles pour location, et les services de restauration, d'essence, de réparation etc... seront offerts. Info: (418) 663-1717.
CARNAVAL DE QUÉBEC
Bonhomme vous invite à la fête du 3 au 13 février 1994! Assistez à la fameuse course de canot sur le fleuve St-Laurent, aux courses d'automobiles et de motoneiges. Voyez à l'oeuvre les sculpteurs de neige et de glace, profitez des joies de l'hiver! Info: (418) 626-3716.
RAFTING SUR NEIGE, CARRIOLE ET CAVALIERS DE LA NEIGE
Unique! À partir du sommet d'une montagne à Tewkesbury, glissez à flanc de montagne dans un canot pneumatique dans un couloir bordé par la neige. Pour les 13 ans et plus. Découvrez la magie de l'équitation dans la neige, ou conduisez-vous même votre propre traîneau! Chalet sur le parcours, possibilité de repas sur place. Info: Excursion Jacques-Cartier (418) 848-RAFT.
CHALLENGE KANADA
Du 25 février au 6 mars 94, 25 équipes de trois personnes parcourront environ 2 000 kilomètres en motoneige . Une étape de cette spectaculaire course de motoneige est prévue dans la région de Québec le 27 février. Le grand public est invité à suivre le parcours du Challenge Kanada Info (514) 835-3474.



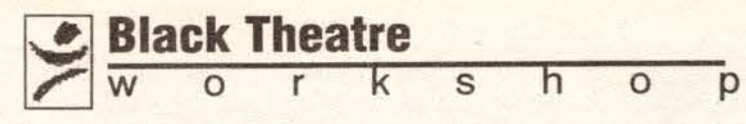
LE MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS
Une chance unique de rapprochement...

Le mois de l'histoire des Noirs aujourd'hui célébré dans la majorité des villes nord-américaines est la résultante de plusieurs efforts de concertation pour obtenir la reconnaissance de l'apport des Noirs à la culture mondiale.

À travers l'histoire, l'apport des peuples de descendance africaine a été ignoré ou banalisé, ce qui fait que l'histoire a oublié les noms de plusieurs figures marquantes. Nous connaissons tous maintenant Mathieu Da Costa, le premier Noir a avoir foulé la terre d'Amérique, ou Olivier Lejeune, le premier esclave de la colonie de Champlain, Toussaint Louverture, qui entrepris la libération des Noirs d'Haïti, Carter Woodson, le premier historien a avoir énoncé la nécessité pour les Noirs de connaître leur histoire, Martin Luther King et Malcom X, que la télévision a à jamais immortalisés, Derek Walcott, prix Nobel de littérature 1992... Mais l'histoire s'écrit tous les jours aussi, et plusieurs personnes poursuivent au quotidien des actions qui permettront aux générations futures de jeunes Noirs de lever la tête avec fierté et de proclamer leur appartenance à cette communauté trop souvent bafouée.

C'est pour celà que la Ville de Montréal, qui participe pour la troisième fois à cette célébration, a choisi d'honorer cette année dans un calendrier commémoratif, onze individus de la communauté noire montréalaise qui se sont illustré dans divers domaines et se sont imposé comme des modèles: Maryse Alcindor, Martha Griffith, Jean Lafleur, Alix Joseph, Daniel Dortellus, Pat Dillon, Rosetta Cadogan, Garvin Jeffers, Jean Parris, Arsinoée Salomon Quammie et Cilia Sawadogo.

De plus, la liste complète des activités culturelles reliées au Mois de l'histoire des Noirs, est disponible dans ce document souvenir unique qui témoigne de la richesse et de la vitalité de la communauté noire montréalaise.



BTW's Silver Season

by Ariel Harper



The 1993-4 season marks the **Black Theatre Workshop**'s 25th anniversary. Begun as the Trinidad and Tobago Association of Montreal, an amateur group producing the works of West Indian writers, the BTW has evolved into a professional repertory company which has performed across Canada and internationally. With a mandate to «keep Quebecers in contact with the contributions of Blacks outside of Canada» with «works that add to the richness of the cultural life of Montreal,» the company has indeed done a great deal to acquaint the community with the vibrance of Caribbean culture, while seeking at the same time to present the best of contemporary Black theatre.

Twenty-five years have seen landmark productions such as *River Niger* (1981); *God's Trombones* (1987); *Marvin: Dream of a Lifetime* (1988); *The Colored Museum* (1988); *Two Can Play* (1991); and last year's *The Dragon Can't Dance* (1992). The **Black Theatre Workshop** opened the Multicultural Festival in 1976 at the Manitoba Theatre Centre in Winnipeg with *Dance Bongo*; and was invited to perform in Lagos, Nigeria, at the 2nd World Festival of Balck and African Arts and Culture (FESTAC '77). The company also performed *The Gingerbread Lady* (1978) in Halifax and *Coldsnap* (1980) in Edmonton.

This year's season includes *Our Lost Heroes/Nos héros oubliés*, an original work by Winston Sutton, Artistic Director of the company, which toured Quebec schools from October 5th to December 2nd. **BTW** launches Black History Month with a special performance of Ricardo Keens-Douglas's *Once Upon An Island. Pour filles de couleur...*, a mainstage co-production (with Les Productions du Zèbre) runs from February 3rd until the 19th at Theatre la Licorne. In its **Theatre for Young Audiences** series, the touring company presents *The Nutmeg Princess*, also by Ricardo Keens-Douglas, between February 1st and 25th.

In addition to its staged productions, the **Black Theatre Workshop** offers master classes in acting; courses in Afro-dance; storytelling workshops; and a **Friday Nite Arts Club** series. An apprenticeship programme is available to qualified young Afro-Canadians and auditions for the BTW **Summer Workshop** will be held at the end of June.

In keeping with its desire to bring recognition to eminent Black Canadians, **BTW's Visions "94** will honour Dr. Trevor Payne on January 29th with the coveted **Martin Luther King, Jr. Achievement Award**. Dr. Payne is the Director of Music at John Abbott College and the founder and director of the celebrated Montreal Jubilation Gospel Choir, as well as an innovative and eclectic composer in his own right.

For twenty-five years, the **Black Theatre Workshop** has presented productions of high calibre to higher acclaim. If they do this well at twenty-five....imagine them at fifty!

DES LIVRES, DES LIVRES, DES LIVRES...

Le mois de février est un moment approprié pour se souvenir que plusieurs Montréalais, apartenant à la communauté noire sont en train de pénétrer la grande histoire de la littérature de la francophonie. Non seulement ont-ils influencé dans leur démarche, l'oeuvre de plusieurs poètes Québécois, (les détails feront l'objet d'une future chronique), mais encore ils se méritent chaque jour des prix et des mentions d'excellence, tant au pays qu'à l'étranger. Leurs noms sont multiples, leurs origines aussi, les nommer tous demanderait trop d'espace. Nous nous contenterons donc de vous suggérer trois livres de parution récente qui couvrent trois genres littéraires différents et qui sauront sûrement enrichir votre vision.

ROMAN:
LA GRENADE DANS LA MAIN DE CE JEUNE NÈGRE EST-ELLE UN FRUIT OU UNE ARME?
Dany Laférrière
Vlb Éditeur

Il n'est plus aucun besoin de présenter Dany Laferrière. On se souviendra de sa participation à la Bande des six, et à L'enfer c'est nous autres, comme des moments de choix dans l'histoire de la télévision. Ce qui a rendu Dany célèbre c'est son premier roman, au titre fort controversé: Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer... dont on a d'ailleurs fait une adaptation cinématographique. Depuis, l'auteur a pondu plusieurs titres au succès parfois mitigé mais avec toujours avec cette même passion du verbe et urgence de dire. Cette dernière oeuvre s'inscrit comme une suite de son premier roman. Le personnage a mûri, il est devenu célèbre, mais n'a rien perdu de son amour de la culture et de la liberté. Dans une véritable fresque de la condition humaine, où se mêlent à la fois les thèmes de racisme, de misère, de pouvoir et de succès, et une propension à choquer, les amateurs de Laferrière le retrouveront avec plaisir, alors que les néophytes s'initieront à son style et partiront à la découverte du déclin de la société américaine.



RÉCIT:
LA MANIÈRE NÈGRE
AIMÉ CÉSAIRE, CHEMIN FAISANT
Jean Daniel Lafond
L'Hexagone/Cidihca

Jean Daniel Lafond n'appartient pas à proprement parler à la communauté noire, bien que celle-ci semble être au centre de ses préoccupations. Cinéaste indépendant, il est particulièrement connu pour ses films «La manière nègre», et «Tropique Nord» qui tous les deux ont la négritude au sein de leurs préoccupations. Aimé Césaire est un poète, député de la Martinique, qui a mis de l'avant, il y a plus d'un demi-siècle la notion de négritude, un mouvement libérateur qui voulait redonner dignité à une partie de l'humanité bafouée. Homme politique considérable, il a eu une influence marquante dans les années cinquante et soixante sur les poètes québécois comme Vallières (Nègres blancs d'Amérique), Chamberland, Miron, Godin et autres. Ce livre est non seulement un hommage à l'un des plus grands poètes noirs, mais aussi le récit de la génèse d'une rencontre de deux minorités francophones, dont les destins et les revendications sont beaucoup plus proches qu'on ne le croirait.



POÉSIE:
SÉDIMENTS
Joël Des Rosiers
Tryptique

Joël Des Rosiers exerce la médecine à Montréal. Il a déjà publié plusieurs recueils de poésie dont «Tribu», pour lequel il était finaliste du Prix du Gouverneur général. Partagé entre la nostalgie des origines et la démence de la vie urbaine, toute son oeuvre se présente comme une éternelle recherche thématique.

Avec une maîtrise des mots, des images d'une beauté à couper le souffle, Joël Des Rosiers nous amène à la recherche des sonorités perdues et à la découverte des peuples noirs.

Un livre magnifique, bien illustré, qui enrichira toute bibliothèque.

RAP ER ROO

By Jennifer Elliott

Shades of Culture are Oryan «Revolution» Curriel, Justin «Dj Shade» Phillips, both vocally trade off mic-wise and Dave « DJ Storm « Blake who shreds sonically on turntables one and two. Live, the positive energy and rapidfire delivery cause the Shades to proclaim martial law on your pleasure vortex. The audience WIll move to an unrelequishing bass and wish for just one more breakbeat and scratch, they WIll demand one more rhyme, just one.

Upon meeting Shades of Culture the conversation ensued as stated, subjects discussed were their skills, M.O.,working attitude and advice, the sometimes negative media view of hip-hop, Montreal, 1994 and the Shades of Culture product.Take a look at some homegrown.

SKILLS

Revolution - Physical practice is three or four times a week three of four times two hours at minium solid running through the set over and over doing new stuff - freestyling basically it's a nine to five job. There's different layers to it and there's the practice time when we actually do it out loud over and over at the speed it's going to be at and we realize oh, I need to breathe there. Storm's always saving one of us from dying of exhaustion maybe. Just freethought like when I speak it I understand how to pronunciate from a different angle then what I learned in English school which wasn't how I wanted to speak or be necessarily.

DJ Shade - Before we put a set together we see where each of us should be laying ourvocals in the cut and scratches it's well organized. I might start a verse and he might colloborate with it like I'll tell him what the verse is about and he'll write something to the effect of. I have ideas all around the Shades, right now I'm writing around the Shades.

DJ Storm -It's all related back to the Shades. What they rap about is stuff that happens everday in general plus whatever comes off the top of their minds. It's really not being in the back we all have our own function in the song. Practice, looking around I just don't stop I'm just sort of a perfectionist. I just keep going and keep going until I get it and when I get it I want it still better.

SHADES MODUS OPERANDI

Revolution - Don't be afraid to take a show for fifty bucks or for free opening for rock bands or whatever there's no reason to hold anybody back there's so much talent and people want to hear it even if their paying to see maybe a headliner - a big rock band. That's how every band and every type of music has to look at the industry because it's there for all music. There are little seperate cliques but there's no reason not to get yourself involved in them all,it's just more people to meet and higher places you can take your music. Don't stop practicing. Perform even if you don't have a show for a month you can't stop or wait for the three days before the show we did that for quite a large portion of our career and you rough yourself out you forget for a while sometimes your even in a band.You just do your writing constantly but you don't remember that you actually have to unify it so, just don't stop being together as a band that's for sure.

DJ Shade - Most of the time when we play like that we end up finding out that a lot of people come up and say Hey you guys are great, I don't listen to rap or anything. Don't limit yourself.

DJ Storm - You gotta push it, you ain't gonna wake up one morning and it's like, Hey here I am and the whole world wants me, it's not like that. Some people think it's all about getting paid,they still ask me daily you guys must be raking in the money, your doing shows, it's not about that, we've done our fair share of shows where we've got paid a case of 2.4 and their like - Oh man, Iwould never settle for that. It's all about paying your dues.

Won't be blinded by hate
cause I'll be wearing my Shades...of Culture
and I won't discriminate ya
seperate one from the other from song
Bouwm Look Owt

NEGATIVE CONNOTATIONS

Revolution - One of the problems I think is not only are these people following stereotypes but they're creating stereotypes for the 93 generation that isn't needed at all. I'm not anti-gangsta rap or anything at all, cause everyone is free to speak how they want but I wouldn't buy it, I'll listen to it but I don't get offended, it's pretty hard to offend me but we don't look at that and say O.K. We have to sound 1 like that or anything. Definitely not!

DJ Shade - We write what we feel and live through day to day life and I'm sure a lot of the gangsta - rappers that might be taken as negative could be just the way they're living and hearing the music and seeing the areas that some people live in...

Revolution- Definitely not going to read about in the papers.

DJ Storm - Well, when it comes to rap it's just a form of expresion and you write down exactly what you feel you express it the way you want it to sound. Some people get caught up in the quote unquote stereotype or stereotypical view as it seems and sometimes they just take it a little bit too far.

MONTREAL

Revolution - It turns out not even being an easy way out if you move to another city and you have to start from scratch when we're here and pushing solid out of Montreal.

DJ Shade - We could work out of here and still work in the States but more and more the crews are working harder now in Montreal. Montreal's hip-hop scene needs to get larger,we need more bodies in the venues, we need people to be there so they know what's going on in all the crews not only one or two.

DJ Storm - We are from Montreal and that's where we plan on staying from no matter what happens. Everybody thinks you have to go to Toronto or New York if you work hard enough you'll get it, some people just don't want to work that hard,they just want the easy way out.

PLANS FOR 94

Revolution - More shows, sign on the dotted line but we're going to release something regardless, right now we've come to a definite decidng point in our career. We're keeping an eye out for what's happening around us, we're just not stopping.Winter's here a lot of bands slow down but we've always worked through the winter. Shades will do show after show and more people get to know us and someone will hopefully realize Hey, oops nobody signed these guys.

DJ Storm - We have a goal abviously but when we sit and work we do it cause it's something we like to do it's not because we see a big contract at the end with million of dollars coming in, cause we love rap and we love performing.

MATERIAL AND COLLABORATIONS

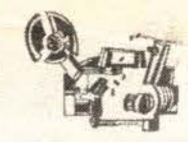
Revolution - We've collabarated with David Gossage for CBC sessions for a jazz groove kinda thing he does the So- What nights at Le Savoy and he played some flute on some tracks with some other great musicians and laid some drum tracks and sample loops then Justine and I did a rap on top of it which should be on Brave New Waves, the mix is done and at CBC now. Also Shades is collabarating right now with a band on a double bill single so both bands would be maybe on one side that would be produced by them and one side produced by us but all members would be on both songs. I think the Shades are the Shades and anyone who wants to know anything else about us come see us.

DJ Shade - So far we've released two cassettes one called Blunt and one called Eye Owt on Eye Owt ther's five songs a remix of an old Eye Owt song that's on Blunt and four other new songs when we first put out Blunt we had twelve songs ready to go and signs of the time changed with it so we have another eight now.

DJ Storm - Eye Owt is available at Dutchy's , Sam's and Tabou record stores.

DJ Storm's Top 10

1. Tha Alkaholiks - 21 And Over
2. Cypress Hills - Black Sunday
3. A Tribe Called Quest - Midnight Maureders
4. Souls of Mischief - 93 "til Infinity
5. YZ - The Ghettoe's Been Good To Me
6. The Lords of the Underground - Here Comes The Lords
7. Trendz of Culture -
8. KRS - ONE - Return of Da Boom Bap
9. De La Soul - Buhloone Mindstate
10. Erick Sermon - No Pressure



LATCHO DROM

Sur la route des Gitans

Propos recueillis par Yves Beaupré

Si l'on peut qualifier LATCHO DROM de «Road movie Tzigane» on doit avant tout préciser que ce film est un véritable exploit cinématographique et un document ethnographique incomparable. Aucun cinéaste n'avait préalablement réussi à capter l'âme gitane pour la transposer sur pellicule comme TONY GATLIF le fait dans LATCHO DROM (Bonne route, en gitan). La raison est fort simple, né en Algérie et de citoyenneté française, le cinéaste est lui aussit un gitan. Le sang du peuple Rom coule dans ses veines. À travers la musique traditionnelle gitane, le film retrace la route empruntée depuis plus d'un millénaire par les Gitans. De l'Inde à l'Espagne en passant par l'Égypte, la Turquie, le Roumanie, l'Allemagne et la France le film raconte l'histoire de ce peuple nomade qui fut marqué par la haine et le rejet. IMAGES s'est entretenu avec Tony GATLIF.

IMAGES: Votre film se trouve quelque part entre le documentaire et la fiction, doit-on considérer cette épopée musicale comme un hymne au peuple gitan?

TONY GATLIF: Exactement, dès le départ, à l'écriture du scénario je voulais leur rendre hommage en musique, car les Gitans ont la musique dans le sang. Ils chantent et jouent d'un instrument avant de savoir parler. C'est un peuple qui chante l'histoire car ils sont partout. Pourtant personne n'a jamais écrit leur histoire.

IMAGES: Comment raconte-t-on une histoire qui n'a jamais été écrite?

T. G.: C'est ce que je me suis également demandé! Il était presque impossible de traduire toutes les chansons et dialectes de ce peuple. J'ai fait beaucoup de recherches afin de retracer leurs origines et leur cheminement, et j'ai développé le scénario à partir des différentes bribes d'informations recueillies ici et là.

IMAGES: Croyez-vous en une Terre promise pour les Gitans?

T. G.: Pas du tout, c'est un peuple nomade qui n'a pas d'autres racines que la route et la musique. Regardez ce qui est arrivé aux Indiens d'Amérique qui vivent sur les réserves. Je ne crois pas qu'ils y soient très heureux. On ne met pas un oiseau en cage...

IMAGES: Percevez-vous votre film comme un cri de ralliement pour votre peuple?

T. G.:(Il sourit...) Hmm, j'hésite à répondre, j'aimerais éveiller leur conscience collective pour les inciter à revendiquer leur dû... C'est un peu paradoxal de dire cela puisque nous n'avons rien et n'avons jamais rien eu!... la seule revendication des Gitans, c'est le droit d'être heureux et d'être libre. Ils ont besoin qu'on les aime, ils souffrent d'être perpétuellement rejetés par les autres. J'aimerais qu'ils soient un peu plus solidaires entre eux et qu'ils prennent conscience que l'union fait la force... La plupart des Gitans ne savent pas qu'ils ont des cousins en Inde, en Finlande, en Amérique... Tout au long de l'Histoire, les Gitans ont toujours été persécutés et furent des proies faciles parce qu'ils sont dispersés au quatre coins du globe...

IMAGES: Votre film met plutôt l'accent sur la joie de vivre des Gitans plutôt que de dénoncer le côté sombre de leur histoire, pourquoi?

T. G.: C'est un film qui appartient à mon peuple, tout comme leur joie de vivre. C'est ce que je voulais montrer. Le rejet, c'est quelque chose qui appartient aux étrangers. Saviez-vous que les Gitans sont le seul peuple qui n'ait jamais été envahisseur. Pourtant ils sont victimes de racisme partout où ils s'installent. Peu de gens savent qu'un demi-million de Gitans furent exterminés par les nazis lors de la deuxième guerre mondiale. Tout comme les Juifs, Hitler avait décidé de nous exterminer... La raison pour laquelle j'ai refusé de filmer leur misère est tout simplement parce qu'un hymne ne doit pas être triste.

IMAGES: Votre film est très réussi , il nous donne envie de partager la musique et la fureur de vivre des Gitans...

T. G.: Merci beaucoup, vous savez tout le monde est un peu gitan dans l'âme, nous aimons tous voyager et partageons tous ce désir de liberté...

Sortie du film prévue le 25 février 94 au cinéma Impérial.

CHILD LABOR... continued from p. 17

"But you can't rely simply on laws or on a government," Hansenne says. "Instead, you must create a movement for change, a movement against child labour that would involve governments, but also the media, communities, and non-governmental organizations involved in human rights, women issues, and child issues."

The ILO has assisted or encouraged a large number of industrialized and developing countries to adopt child labour legislation that, is progressive and reasonably close to international standards. "While many improvements remain to be made, a workable legal foundation has for the most part already been laid," says Hansenne. "This represents an achievement of major proportions."

Another major achievement has been the dramatic reduction in the registered incidence of children working outside the home, which is especially noticeable in the mills and factories of mainstream industries.

"Lack of political will is a greater limitation than a lack of resources," says Hansenne. "Some countries with very low per capital incomes have managed to establish credible school systems that both prepare their citizens for the future and discourage child labour, while on the other hand, some of the poorest countries, even in Africa, devote to the education of its children only a fraction of what it spends importing weapons."

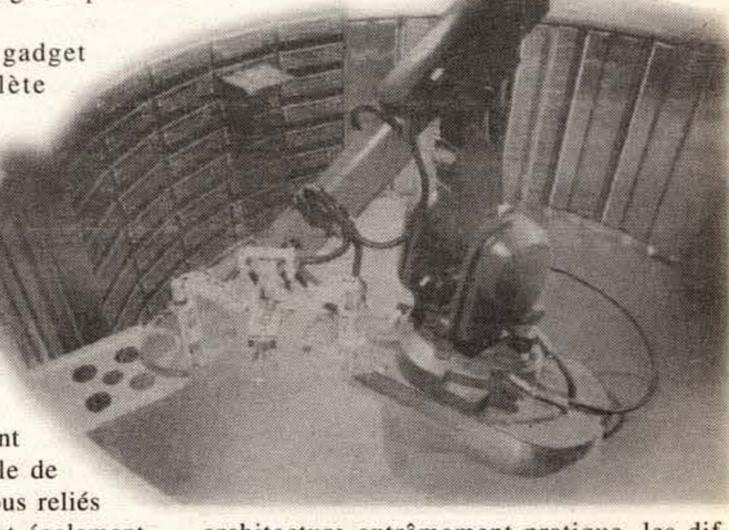
The struggle to protect children from abusive and exploitative practices therefore begins and ends with personal emancipation - children must be given the opportunity for education, for basic medical care, for legitimate income, and a chance to contribute to their communities. The answer to child poverty is not in legislation, but rather in economic development, political reform, and the fight for social justice.

L'ONF se paye un robot

par Éric Perron

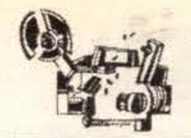
Solidement ancré au plancher, pesant environ 350 kg et mesurant plus de 2,29m, muni d'un «bras» articulé effectuant des mouvements giratoires, la *chose* a une portée totale de 1,54m. Qui est-ce? Robocop 23, Arnold le terminateur? Rien de tout cela même si on nage en plein cinéma.

Il s'agit plutôt du dernier gadget hypersophistiqué qui complète l'ensemble du complexe ONF Montréal. L'institution fondée en 1939, spécialiste du documentaire et des films d'animation vient de s'offrir un centre de consultation et de diffusion d'un très haut niveau. Outre le vidéothéâtre, le vidéoclub et l'incontournable... cinéboutique, le centre compte maintenant la CinéRobothèque, un ensemble de 21 postes d'écoute individuel tous reliés à la salle vitrée du robot où sont également les tiroirs des vidéodisques et des lecteurs.



Les postes d'écoutes sont munis d'un fauteil, d'un moniteur de 68 cm et d'un moniteur tactile qui permet à l'utilisateur d'accéder aux informations sur les films et aux fonctions de commande du robot.

Le centre ONF Montréal, est ouvert depuis un an, bien que l'ouverture officielle n'ait été célébrée que le 19 novembre dernier. D'une architecture extrêmement pratique, les différentes facilités à capacité variable et coûts très raisonnables devraient redonner vie à l'ONF alors que notre cinéma connaît une période de morosité terrible.





MOVING THE MOUNTAIN

By Tammy Cheung

After his father's death, William Dere, a second generation Chinese-Canadian, became interested in his father's early history in Canada. **Moving the Mountain**, a documentary directed by Malcolm Guy and Dere, is about Dere's search for his immigrant father's life story and his exploration of discriminatory immigration policies against the Chinese, namely the Head Tax (1885-1923) and the Exclusion Act (1923-1947).

Despite its sentimental tone and unclear focus, there are still some interesting elements in the film. The sequence with Charlie Chin, Sook Yin Lee's satirical performance, and several animated interviewees partially redeem this modest, well-intentioned documentary.

In the past ten years, quite a few films and books surfaced in North America with this "rediscovering your roots" theme. While there are different variations, most of them are naive and melancholic. Hardships are romanticized and immigrant parents are treated with pity. In the film version of **The Joy Luck Club** (directed by Wayne Wang), the immigrant mothers' pasts are full of unspeakable tragedies, and their American-born daughters view their mothers with misty eyes and give them big hugs. I find the attitude annoying and condescending. It cheapens the older generation's tough-mindedness and pragmatism.

Moving the Mountain has a similar problem, but to a lesser degree. It is still uncomfortably sentimental. We see Dere strolling along the empty beach on a windy day or thoughtfully watching the trains going by a serene countryside. The imagery is meant to evoke deep emotions — contemplations of a sad, bitter past. Without the support of a strong emotional core from the film, they come across as corny and superficial. The melodramatic sound track and the tepid, ever-present narration provided by Dere doesn't help, either.

Sentimentality is not the major problem of the movie — lack of focus is. Is this a personal story about a man's search for the history of his deceased father, or an exposé of the institutionalized discrimination the Chinese faced in Canada? The film shifts back and forth. As a result, we do not get to know either angle very well. This indecision also contributes to the film's sluggish and repetitive pace.

Dere visits the people who knew his father. From the interviews, we learn his father did not gamble and worked hard. But who was he? What was his relationship with his family? These issues are never discussed.

The greatest discovery Dere makes is realizing his father was an amateur poet who sent his works to newspapers in Hong Kong. An example of poetry is shown but is only presented in tight close-up, not a shot of its full view. Chinese poetry and calligraphy are indivisible. Calligraphy is considered a painting; only when viewed in entirety, will proper appreciation be possible. I think this seemingly minor mistake reflects the filmmakers' general lack of understanding of Chinese culture.

This is a film about looking for one's cultural roots. Apparently, more effort is required.

Charlie Chin and Sook Yin Lee are two talented singers who perform several lively tunes about racial discrimination. Their witty and provocative songs are a breeze coming into a stuffy room. Like the songs, the old black and white photos and footage of Chinatown add texture to the film.

Among the interviewees, James Wing is the only one who paid Head-tax when he came to Canada seven decades ago. Wing is still a robust man in his late seventies, whose recollection of the past is vivid as well as entertaining.

Near the end of the film, there is a group interview with "the Golden Mountain widows." These women spent decades waiting in China for their husbands overseas to bring them to the "promised land." When they finally arrived, their new world was filled with endless menial work and painful isolation. At the beginning of the interview, these elderly women are asked about their "bad" immigrant experiences. They seem unsure of what is expected. Once they start "spilling the beans," however, they are on a roll. Apparently, they enjoy the rare presence of an attentive audience.

At the end of the interview, some women are suddenly saddened and fall into silence. They just heard themselves telling strangers how hard and unhappy their lives were. These women have struggled to survive all their lives. Now their husbands are gone and their children don't often come to see them. Their lives have "finished." I wish the film had allowed us more intimacy with these women because they genuinely touch our hearts.



• Visions de femmes •

DIANE LÉTOURNEAU: SUR LES TRACES D'ALEXANDRE DUMAS...

Par Richard Gervais


Photo: Yves Beaurpré

Ex-infirmière en soins psychiatriques, Diane Létourneau se dit privilégiée d'oeuvrer à l'Office National du Film en tant que réalisatrice permanente depuis une douzaine d'années. On se souviendra que *Les Servantes du Bon Dieu*, son tout premier documentaire (refusé par le même ONF!), avait retenu l'attention au Festival de Cannes et dans plusieurs pays d'Europe en 1978.

Tous pour Un, Un pour Tous, le dernier né de Diane Létourneau constitue pour elle un premier tournage hors du Québec (Venise et Paris, rien de moins...). Cette oeuvre dont le fil conducteur est une habile métaphore du célèbre roman d'Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, n'est surtout pas un film sur l'escrime. La cinéaste a d'abord voulu y raconter l'amitié entre quatre champions de cette discipline sportive et leur complicité avec leur maître d'armes.

IMAGES : Doit-on croire que le livre d'Alexandre Dumas avait marqué votre enfance, au point d'en tourner une adaptation personnelle?

DIANE LÉTOURNEAU: Très jeune, je l'avais lu car, comme tous les adolescents, j'aimais les histoires de cape et d'épée. La relation m'est venue lorsque j'ai rencontré «mon» quatuor d'escrimeurs. Je croyais à une véritable réincarnation! (Rires) Chacun collait aux personnalités du roman que j'ai voulu relire et auquel j'ai pris autant de plaisir à cinquante ans qu'à quinze. Je dois dire que mon idée première était de réaliser une histoire d'amitié entre hommes, comme je venais tout juste de le faire pour des femmes dans mon avant-dernier film *Pas d'Amitié à Moitié*.

IMAGES : Comment avez-vous connu ces athlètes et leur entraîneur?

D. L.: Benoît était un ami de ma fille et il pratiquait le droit depuis un an, sans vraiment l'apprécier. Comme il s'intéressait au cinéma documentaire, ma fille me l'a présenté. J'ignorais alors qu'il avait été sélectionné pour représenter le Canada aux Olympiques de Barcelone. Nos anniversaires étant le même jour, nous sommes allés luncher ensemble et il m'a dit qu'il aimerait bien faire un film avec ses «chums», avant qu'ils ne se perdent de vue. Il m'a proposé comme réalisatrice mais c'était impossible pour moi: je venais de déposer un projet. Son idée m'a tellement empêché de dormir que, le lendemain, je lui ai dit oui!!! Nous avons commencé le tournage quatre mois plus tard.

IMAGES : Jean-Pierre Le Coz, leur maître d'armes, a-t-il été réticent à participer au film?

D. L.: Non, bien au contraire. N'était-ce pas une campagne publicitaire pour lui, par la même occasion? Ceci dit, je trouve que Le Coz est un vrai personnage de film. Pourtant, à aucun moment, il n'a essayé de voler la vedette.

IMAGES : En plus de l'excellence de la photographie, un des points forts de «Tous pour Un, Un pour Tous» est sa musique. Comment aviez-vous placé votre commande?

D.L.: Je voulais des mélodies de style «cape et d'épée». D'abord sceptique, Robert M. Lepage a fini par me céder. Grâce à son travail, le film est monté de plusieurs crans. Robert a un sens incontestable de la musique de film. Je l'ai d'ailleurs engagé «à vie» (Rires). J'avoue avoir été gâtée lors de ce tournage car le directeur photo Jean-Pierre Lachapelle (un des très grands au Québec) comprend les exigences du cinéma documentaire. Il en va de même pour tout le reste de l'équipe, d'ailleurs!

Tous pour un, un pour tous est disponible pour prêt ou location.
Renseignements: 1-800-363-0328



DEATH AND THE CHOREOGRAPHER

By Rebecca Todd

Bill T. Jones, whose work closed this year's Festival International de Nouvelle Danse, claims not too modestly that he has earned his place in the history books. And he has. Beyond the international acclaim that his company has received, the work that he pioneered has become part of the dance canon. He and his long-time lover and partner, the late Arnie Zane, began working together in 1971.

Messing around at first, inspired by contact improvisation (where two or more dancers improvise, keeping some part of the body always in contact), they made dances based on being a big black guy and a little Jewish guy, breaking down stereotypes. The work encompassed the literal - how does a small man work with the weight and momentum of a big one? - and the metaphorical, tackling issues of race, gender, and identity.

Today, the elements of contact improvization are part of the vocabulary of modern dance; multiculturalism and sexual identity are also hot issues in the arts. But more than that, Jones' best works, such as *D-Man in the Waters* , the dance that closed the Montreal program, contain the elements of immortality. They're intricate and beautiful on the formal level, rich and complex on the metaphorical. They're dynamic and poetic, and very moving. Jones claims that he wants to make dances that, like Shakespeare's plays, encompass all the levels of human emotion. He achieves this, and it is because of this more than anything that he has earned his place in history. This kind of immortality concerns him because, as he says, "I'm a dying man." Jones didn't discover dance until university, where he was a theatre major and athlete. A friend took him along to a dance class and he fell in love. He moved away from athletics because, as he says, "I wanted dominance over my heart, not dominance over others." Sports do not interest him to this day, despite the frequent comparison between athletes and dancers, because «there's no metaphor.» As far as theatre goes, he feels it «has the potential for poetry. But dance is direct poetry.»

His work is akin to theatre. He wants his dances to tell a story, "the story of the heart,» and they do contain words and character. But he also has a love of the formal elements of dance, which are neither linear nor narrative, and which he attributes to two of his heroes, Balanchine and Merce Cunningham. He calls Cunningham's work, which is very formal and far less emotionally expressive than his own, "architecture on a sublime level" - architecture like that of molecules or cities, where there is a continual flux of the old and the new, of building and destruction. "I want to make art that's as complex as the world, and I owe this to Merce." But, unlike Cunningham, Jones says "I'm an expressionist."

In keeping with the spirit of early Jones and Zane duet work, Bill T. Jones/Arnie Zane Dance Company deliberately includes dancers from varying ethnic backgrounds, shapes and sizes. One of his dancers, Lawrence Goldhuber, is a 200-plus-pound former actor. He was hired because, says Jones, "I wanted to do a piece where I looked small." His size is always used in the choreography- it's part of the point, and his "nondancerliness" is beautiful in itself.

Another highly featured and technically accomplished company member, Arthur Aviles, joined them because, says Jones, "Arnie said, "He's so funny looking. We'd better hire him, because nobody else will."»... «Now,» says Jones, "I'd like to find a woman who's as big as Larry and see what comes out of that."

Regarding the technical achievement of his dancers, he says, "We went through a period in history when we rejected virtuosity, when we pared dance down, when Trisha Brown said "No!" to spectacle and "No!" to technique, etc. Now we can come back to virtuosity having learned from that. But it doesn't interest me unless it's held together by a poetic sensibility."

Most of the work presented here was life-affirming. However, Jones claims that anger and alienation are motivating forces in his work. "I'm surprised at how angry I can be. I want you all to love me. And I want to be a part of you. But there are so many barriers between us. I'm HIV positive. My blood is contaminated. Will you reject me? My own vulnerability makes me angry." He describes how one of his dancers recently broke off with her boyfriend. «He was upset that so many of her friends were gay. He wasn't convinced that you can't get AIDS from casual contact. They broke up because of this. And they were going to get married...»

In response to criticism about the degree of anger, and angst, displayed by younger choreographers, Jones says, "Our young choreographers are showing something real with their rage. Artists are our barometers, and hope is dead - or at least a privilege. Now, even blood will betray us... I don't have any trouble feeling alienated. For me it's a challenge to feel connected."

Bill T. Jones' recent choreography is the fruit of this challenge. It is informed, more than anything, by death. Several of the works presented here were choreographed in the last days of Arnie's life, or soon after his death. *D-Man in the Waters* was choreographed for another company member, Demian Acquavella, while he was dying. Of this body of work he says, «It's about joy... About how to come back and the urgency of commitment. It's about sadness and existential bitterness... About survival. I see so many young men - and women - withering away. But do they? Does something last? The piece I'm working on now is called *And the Maiden* . There's a skeleton on one side of the stage and on the other, a tall young black woman. And she starts off doing ballet ports de bras and you think a hundred years ago we had slavery and now she's reached such mastery of this art form. But the music, folk songs, and slave songs by Odetta, is still about pain and death and slavery. And why work to perfect an instrument that's dying? We can work to be immortally virtuosic, but we're very mortal. How can we continue to make art in the face of death and slavery?»

What about hope, which keeps showing itself in his work despite his claim that it's dead? «I try to find hope from moment to moment,» says Jones. "Maybe there will be hope again if it's inside artists."

Petites annonces / classified

100 OPPORTUNITÉS D'AFFAIRES BUSINESS OPPORTUNITY

100% guaranteed natural supplement reduces fat increases; energy. Send $15.00 for 3 day samples or $32.95 one month supply. Adrian Sipos 1500 Atwater Pl. Box 56026 Westmount P.Q. H3Z 1X6

107 COURS / COURSES

À PARTAGER. Marché Jean-Talon 5 1/2 meublé. Ch. F. Cultivée, esprit de partage. Bienvenue toute nationalité. 200,00$+ frais. 271-8997.

107 COURS / COURSES

CAN'T COOK? We offer weekly demonstration courses in South-East Asian and Italian cuisines. New courses, new cuisines and new instructors. Our unique two-evening format accomodates busy schedules. For more information or our calendar, call la Maison Sanguinet at 287-7529.

JAPANESE LESSONS: Group or private. Métro Outremont. 279-2306

COURS DE JAPONAIS: Groupe ouprivé. Métro Outremont. 279-2306

111 SERVICES

TRAVAUX GRAPHIQUES + création de présentations (démos)+ transfert d'images depuis Tv-vidéo (formats Mac et IBM). Olivier: 739-3699

GRAPHISME: mise en page, infographie, illustration. Service rapide et efficace. Tarifs très compétitifs. CARTE D'AFFAIRES, AFFICHES, DÉPLIANTS, MENU DE RESTAURANTS, IDENTITÉ CORPORATIVE, DOSSIER DE PRESSE. :287-3588 (DENISE).

114 TRADUCTION / TRANSLATION

TRADUCTION et revision de textes de l'espagnol ou du français à l'anglais par traductrice expérimentée. Tarifs très raisonnables. Karen: 487-1870

116 PERSONNEL / PERSONALS

SINGULIER PLURIEL Service de contact pour gens libre. Pratique, dynamique, respectable, moderne, abordable, informatisé, multi-culturel et bilingue. Célibataires de vie traditionnelle et alternative. Pour l'amitié, l'amour...ou une vie sociale plus pétillante! Téléphonez nous pour recevoir notre documentation détaillée par la poste. (800) 267-9655

HOMME de 40 ans, 5"6, avec très bon emploi, aimable, gentil et sérieux, recherche femme indépendante, dévouée et aimable. Noire, Blanche ou Asiatique, bienvenue. Aimerait partager ses moments libre avec elle(s). Écrivez à Jacques: Images 275 St-Jacques, H2Y 1M9, B.P.25.

ORIENTALES (AUX) cherchent à correspondre pour relation sérieuse ou amitié. Écrire à Agence Orient, C.P. 200 Laval-des-Rapides, Québec, H7N 4Z4

117 EMPLOIS

REPRÉSENTANTS: Vous aimez le public, vous avez une belle personnalité, vous êtes bilingue, vous avez étudié en marketing, vous avez une voiture. Envoye C.V. à I.C.case postale 1312 succ. Place d'Armes, Mtl, Qc. H2Y 1K5

Pour placer une petite annonce, envoyez votre texte et 7.00$ à Images 275 St-Jacques bur. 9 Mtl Québec H2Y 1M9/TÉL:842-7127

100 OPPORTUNITÉS D'AFFAIRES BUSINESS OPPORTUNITY
101 LOGEMENTS À LOUER APPARTMENTS FOR RENT
102 ESP. COM. À LOUER COM. COM. SPACES FOR RENT
103 MAISON À VENDRE
104 CHALETS À LOUER COUNTRY HOUSES FOR RENT
105 TRAITEMENT DE TEXTE WORD PROCESSING
106 À VENDRE / FOR SALE
107 COURS / COURSES
108 ÉSOTÉRISME / ESOTERISM
109 PSYCHOTHÉRAPIE PSYCHOTHERAPY
110 VOYAGES / TRAVEL
111 SERVICES
112 RENOVATION
113 DÉMÉNAGEMENTS / MOVING
114 TRADUCTION / TRANSLATION
116 PERSONNEL / PERSONALS

IMAGES
275 St Jacques O.
Bureau 9,
Montréal, Québec
H2Y 1M9



AUTOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGT SAVEURS... LA CUISINE ETHNIQUE À MONTRÉAL...

Viande? Non merci.

Texte: Norbert Khalil

Le végétarisme n'est pas nouveau, au VIème siècle avant J. C. Bouddha conseillait déjà de s'abstenir de toute nourriture animale. Le mot lui-même d'origine anglaise est apparu en 1842, mais le mouvement n'a pris son réel essor qu'avec la vague hippie des années 60-70. Nombre de chevelus pacifistes dans le pur respect de leurs idéaux d'harmonie avec la nature ont refusé d'avoir des animaux morts sur leur conscience et ont adopté la doctrine végétarienne. Mais lorsqu'ils ont délaissé leurs jeans troués pour le plus traditionnel costume-cravate-tailleur, les animaux vite oubliés étaient revenus dans leur assiette. Les végétariens redevinrent marginaux avec l'image souvent erronée du lunatique ésotérique, mou et sous-protéiné.

Les années 80 ont marqué le développement de la nourriture fast-food américaine insipide avec ses croustilles colorées et ses boissons aux arômes artificiels. La cuisine devenait de plus en plus un simple passage du congélateur ou de la boîte de conserve au micro-onde, avec une multiplication d'agents de conservation et autres graisses saturées qui font encore les beaux jours de Weight Watchers. Par souci de rentabilité, les animaux parqués dans des espaces de plus en plus réduits, étaient nourris aux hormones pour arriver à l'abattoir plus rapidement.

La deuxième vague végétarienne venue des États-Unis (surtout de la côte ouest) à la fin des années 80 et qui sévit encore est une simple réaction à ces excès alimentaires. Le végétarisme synonyme de nourriture saine et complète issu de l'agriculture biologique devient le refuge des écoeurés de l'alimentation industrielle. Ces végétariens nouveaux guidés par des sentiments plus individualistes que les précédents, refusent la consommation de viande moins pour raisons éthiques que par souci de santé.

Il s'agit ici de distinguer les principaux types de végétariens:

1- **Le végétarien authentique**: La souffrance des animaux et la participation indirecte à leur mort sont ses hantises. Il n'en demeure pas moins soucieux de la qualité de sa nourriture, et préoccupé par les questions écologiques.

Parmi les authentiques, les plus orthodoxes sont les végétaliens qui excluent tout sous-produit animal de leur consommation : lait, beurre, oeufs ou miel.

2- **Le végétarien sain**: Son souci principal est sa santé et il a pris pour acquis la mauvaise qualité nutritive de la viande. Moins stricte, il se permet certains écarts en consommant de temps à autre du poisson ou un peu de viande.

3- **Le végétarien branché**: Mû uniquement par un souci de mode, il veut se donner une image, un «look» très «cool». Artificiel, son végétarisme n'est qu'un passage; c'est un grand adepte des saucisses et burgers au goût de viande mais 100% végétaux.

Si cet engouement végétal a eu relativement peu d'écho dans les pays de bonne renommée culinaire (France, Italie), il reste très répandu en Grande-Bretagne, États-Unis, Canada et bien sûr au Québec.

Montréal ne fait pas exception à la règle: des épiceries biologico-diététiques ouvrent chaque mois, les restaurants proposent de plus en plus de plats sans viande. Le falafel et le tofu font fureur. L'exemple le plus représentatif de l'ampleur du phénomène est le restaurant «Le Commensal». La gérante du premier Commensal (rue St-Denis), Édith Tremblay explique: «Il y a quinze ans notre restaurant comptait 30 places, aujourd'hui il en compte 350». Le Commensal est devenu la plus grande chaîne de restaurants végétariens au Canada et probablement en Amérique du Nord avec cinq restaurants et une capacité d'accueil totale de 1300 places.

«Les gens se préoccupent de plus en plus de leur alimentation. C'est la qualité de nos produits et la formule originale de facturation au poids qui assurent notre succès» ajoute Mme Tremblay. Les deux derniers restaurants très design installés au coeur des quartiers d'affaires de Montréal visent une clientèle plus aisée. Étudiants, cols blancs et professionnels s'y retrouvent sans être nécessairement végétariens. Exotique, la gastronomie végétarienne constitue une alternative aux restaurants mexicains, chinois ou libanais; la possibilité de goûter des mets jusqu'alors inconnus. Le Commensal propose aussi un service de traiteur qu'il distribue non seulement dans les épiceries biologiques mais dans de nombreuses fruiteries et même certains hôpitaux. «Le phénomène est durable, nous pensons prochainement ouvrir de nouveaux restaurants même à l'extérieur du Québec» conclut Mme Tremblay.

Le petit mouvement marginal à fondement moral est devenu malgré lui le représentant de la méga-entreprise qu'est devenue l'alimentation saine. Mais, comme dans toute affaire juteuse, les rapaces ne sont pas loin... Des fast-foods proposent des «tofus-dogs» espèce de chiens-chauds gras au soja aussi peu comestibles que leurs homologues pour carnivores. À quand le végé-burger chez Mc Donald? Dans les magasins d'alimentation végétarienne, les pilules biodégradables aux plantes curatives capables de guérir tous les maux imaginables, pullulent.

Il faut pourtant se réjouir de ce retour à l'alimentation traditionnelle. Ces végétariens nouveaux mangent de la nourriture plus complète, cuisinent plus et par l'absence de viande diminuent le nombre d'animaux abattus. L'ex-Beatles, Paul Mc Cartney, végétarien notoire, continue de faire de la sensibilisation sur le thème animal. Il rappelle que s'il faut penser à son petit corps, c'est tout de même la souffrance animale qui est le fondement du mouvement.